

LA REVUE RÉFORMÉE

SOLI DEO GLORIA



SOMMAIRE

Pierre COURTHIAL : Karl Barth et quelques points des Confessions de Foi réformées	1
Gabriel MUTZENBERG : Un bastion de la Réforme : Les Grisons	30
André SCHLEMMER : La maîtrise du corps dans la perspective de l'homme nouveau	40
Jean HOFFMANN : La liberté selon le quatrième Evangile	47
Bibliographie : « Les Bergers et les Mages ». Divers	56

LA REVUE RÉFORMÉE

REVUE THEOLOGIQUE ET PRATIQUE

à l'usage des fidèles, des conseillers presbytéraux et des pasteurs

publiée par la

SOCIETE CALVINISTE

Avec la collaboration de pasteurs, docteurs et professeurs
des Eglises réformées françaises et étrangères.

COMITE DE REDACTION

Jean CADIER — Pierre COURTHIAL — Jean HOFFMANN

Pierre MARCEL — Michel RÉVEILLAUD

André SCHLEMMER — A.-M. SCHMIDT

Directeur : Pierre MARCEL

Rédaction : 8, rue de Tourville, ST-GERMAIN-EN-LAYE (Seine-et-Oise), France

ABONNEMENTS, ENVOIS DE FONDS ET DONS se référer page 3 de la couverture

PRIX DE CE NUMÉRO : 250 francs.

(Franco de port et 15 % de réduction sur toute commande de numéros spéciaux de « La Revue Réformée » — voir page 4 de la couverture — adressée directement à notre Trésorier : voir page 3 de la couverture)

A NOS LECTEURS

Depuis 1951, le prix des abonnements est resté inchangé, malgré une hausse des frais d'impression en décembre 1951, et une autre en septembre 1955. L'importance de la hausse de novembre 1957 nous constraint, bien à regret, à modifier le prix de nos abonnements pour la France : Abonnement ordinaire : 870 francs ; pasteurs et assimilés, étudiants : 640 francs.

Aucun changement n'intervient pour les tarifs « Etrangers ».

Nous remercions les abonnés qui auraient réglé l'année 1958 sur la base de l'ancien Tarif de bien vouloir nous adresser spontanément le complément : 120 fr. abt ordinaire ; 100 fr. abt à prix réduit.

— *Les abonnements partent toujours du premier numéro de chaque tome (année ordinaire).*

— *Tout abonnement qui n'est pas résilié au 31 décembre (par lettre adressée à l'Administration de la Revue) est considéré comme valable pour l'année suivante.*

— *Les abonnements doivent être réglés dans les six premiers mois de l'année. Les frais de rappel (40 francs) sont à la charge des abonnés.*



KARL BARTH

et

QUELQUES POINTS DES CONFESSIONS DE FOI RÉFORMÉES

par Pierre COURTHIAL

Introduction

Depuis les années Trente, Karl BARTH apparaît à beaucoup, en France et ailleurs, comme le grand théologien contemporain de la foi réformée. Et, sans nul doute, héraut de la Parole de Dieu, BARTH a puissamment travaillé à restaurer parmi nous l'amour et l'étude de la Sainte Ecriture, la connaissance du Dieu Trinitaire, la doctrine de la justification par la foi, la certitude de la naissance virginal et celle de la résurrection de notre Seigneur. Nous rendons grâces à Dieu d'avoir suscité en notre temps un tel « prophète » qui a appelé l'Eglise à sa reformation, dans l'étreinte de la Parole et de l'Esprit du Père.

Je me souviens de ce temps proche et déjà si lointain où, étudiants, nous nous jetions avec soif et passion sur *Parole de Dieu et parole humaine*, *Le culte raisonnable*, *Révélation*, *Eglise*, *Théologie*, *Credo*; et nous étudions la *Lettre aux Romains*, découvrant avec émerveillement et gratitude la beauté de la théologie quand elle est une vivante et inlassable quête du Dieu vivant qui se révèle à nous.

A vrai dire, pour beaucoup d'entre nous, BARTH et le « calvinisme » se mêlaient. Nous lisions aussi Jean CALVIN, nous mettant à son « école » comme nous y invitait le pasteur Jean DE SAUSSURE. C'était aussi le temps où la salle de cours d'Auguste LECERF était pleine d'auditeurs attentifs, qui ne pouvaient s'empêcher d'applaudir lorsqu'ils étaient soudain comme frappés par la Vérité.

Entretiens, discussions, lectures se prolongeaient à la Faculté de théologie, au Séminaire, sur le boulevard Saint-Michel, dans les jardins du Luxembourg. Et, du Cercle des étudiants protestants de la

rue de Vaugirard à la petite salle de la Fédération des étudiants de la rue Jean-de-Beauvais, le nom de Karl BARTH résonnait, s'identifiant pour plusieurs à la foi réformée, à la foi retrouvée.

C'était l'époque où une petite revue, « Hic et Nunc », attaquait, avec une joyeuse féroceité parfois, les situations « acquises » du libéralisme et du christianisme social, demandant : « A qui remontons-nous ? », et répondant fièrement d'abord : « Karl BARTH ! ».

Nous lisions BARTH comme nous pouvions : en français, en allemand, en anglais. Et, quand BARTH vint quelques jours à Paris, en avril 1934, sa bonhomie, son humour, sa simplicité, sa science nous conquirent.

Le dimanche, nous allions souvent à l'église de l'Annonciation, rue Cortambert, pour entendre les prédications du disciple, du frère de BARTH : Pierre MAURY.

Le flot nazi pouvait monter, s'enfler, s'étendre, tout recouvrir. Les Eglises pouvaient sembler dormir. La Parole de Dieu nous avait été désignée. Nous nous assurons en elle. Ce roc de la Parole tiendrait quoi qu'il arrive. Un Yann ROULLET l'attesterait, comme d'autres, jusqu'à la mort.

Qu'on le comprenne : notre élan, notre joie, notre certitude (grâce à Dieu nous les avons gardés !) n'étaient pas en BARTH, ou dans le « barthisme », pas plus qu'en CALVIN, ou dans le « calvinisme ». Tout était là — et brûle toujours là — dans cette Parole de Dieu à laquelle BARTH et CALVIN nous avaient ramenés, à laquelle plutôt, par eux, le Saint-Esprit nous avait ramenés.

Déjà, cependant — nous n'y prêtons guère attention — certaines divergences apparaissaient entre l'enseignement réformé classique et l'enseignement de BARTH.

Au Congrès international calviniste de Genève, en 1936, sur « L'élection éternelle de Dieu », comme déjà à Paris, en 1935, lors des Journées d'études calvinniennes, certaines oppositions s'étaient manifestées entre « calvinistes » et « barthiens ».

Mais Auguste LECERF, le « dernier des calvinistes », nous assurait qu'il fallait entendre BARTH plus comme un « prophète » que comme un « dogmaticien ». Et l'irénisme du théologien français, si heureux de voir tant de protestants, tant de pasteurs, revenir à l'Ecriture Sainte et à la foi des Réformateurs, sous l'influence de BARTH, voilait les désaccords que le peu de science et de perspicacité de la plupart d'entre nous nous empêchait de clairement discerner.

Les années ont passé.

Auguste LECERF est mort, à qui nous devons tant.

Karl BARTH a continué et continue la lente édification de sa *Dogmatique*.

Et voici que la publication en français des premiers volumes de

cette *Dogmatique* nous amène aujourd’hui à essayer de faire le point et à répondre à la question : « Karl BARTH est-il vraiment fidèle à la foi réformée ? »

La foi réformée étant, historiquement, la foi confessée par les diverses Eglises réformées dans leurs livres symboliques¹, c'est en comparant, sur des points fondamentaux, l'enseignement de Karl BARTH à celui des livres symboliques réformés (et par-delà ceux-ci à l'enseignement normatif de la Sainte Ecriture), que nous nous efforcerons de répondre à cette question.

Il n'est ni dans mes intentions, ni dans mes capacités, de présenter l'exposé critique qu'appelle, du point de vue réformé, l'œuvre dogmatique de BARTH ! Il y faudrait d'ailleurs, étant donnés le caractère monumental de cette œuvre et la multiplicité des questions qu'elle soulève, autre chose que l'esquisse qui va suivre !

Je borne mon ambition à introduire le lecteur, aussi honnêtement que possible, dans le dialogue qu'entretient depuis de longues années avec Karl BARTH le meilleur dogmaticien de l'école réformée contemporaine : le Hollandais BERKOUWER.



Chose étrange : l'école réformée contemporaine, dont le rayonnement est maintenant quasi-universel, est fort peu connue en France, bien que notre pays ait compté un de ses représentants qualifiés en la personne de LECERF, né en 1872, mort en 1943, et qui fut professeur de dogmatique réformée à la Faculté de théologie protestante de Paris. (Je me permets d'ajouter en passant que les deux volumes de son *Introduction à la dogmatique réformée*, et ses *Etudes calvinistes* publiées en 1949, ont encore beaucoup à nous apprendre).

A l'origine de l'école réformée contemporaine se dresse la haute figure d'un homme véritablement génial : Abraham KUYPER, né en 1837, mort en 1920, fondateur de l'Université libre réformée d'Amsterdam. Beaucoup parlent de lui, en général péjorativement, sans avoir lu un seul de ses ouvrages. Pendant plus d'un demi-siècle, cet ancien libéral, ramené à l'Ecriture Sainte, Parole de Dieu, par les humbles paroissiens d'un petit village des Pays-Bas, dont il fut quelques années le pasteur, travailla, solitaire d'abord, puis conducteur d'un peuple enthousiaste, à la restauration de la foi réformée.

Comme le remarquent aujourd'hui ses meilleurs disciples, il y a

¹ Les principaux livres symboliques réformés sont : le *Catéchisme de Calvin* (lat. 1542, franç. 1545), la *Confession des Eglises réformées en France* (1559), le *Catéchisme de Heidelberg* (1563), la seconde *Confession helvétique* (1566), les *XXXIX Articles de l'Eglise d'Angleterre* (1571), la *Confession belge* (1571), les *Canons du Synode de Dordrecht* (1618-1619), et la *Confession de Westminster* (1647).

deux courants mêlés dans l'œuvre de KUYPER : un courant scolaistique, dans lequel il se révèle avec maîtrise comme le brillant successeur des docteurs réformés du XVII^e siècle, et en particulier de VOETIUS, et un courant plus authentiquement réformé et biblique, qui se manifeste surtout dans ses ouvrages populaires, parfois de simples brochures, et qui nous apporte la part la plus originale, la plus fondamentale, la plus profonde, et aussi la plus actuelle de son vaste enseignement.

L'événement, riche de promesses pour la foi réformée, c'est qu'il y a aujourd'hui, aux Pays-Bas principalement, mais aussi en Grande-Bretagne, aux Etats-Unis, en Afrique du Sud et jusqu'en Extrême-Orient, un nombre croissant de disciples de KUYPER.

L'Université libre d'Amsterdam, qui a célébré en 1955 le 75^e anniversaire de sa fondation, et qui compte plus de 2.000 étudiants chaque année dans ses diverses Facultés de Théologie, de Droit, de Médecine, des Sciences, des Lettres, de l'Economie, de Psychologie, etc..., groupe en particulier une pléiade de savants qui parviennent aujourd'hui à briser le mur de silence que l'ignorance — et parfois aussi, il faut le dire, la mauvaise foi — avait établi autour d'eux.

Je me contente d'en nommer deux qui travaillent dans des champs différents et dont la pensée n'a pas fini de porter des fruits, s'il plaît à Dieu : le philosophe Herman DOOYEWERD, que nous retrouverons à la fin de cette étude, et le théologien BERKOUWER, dont j'ai déjà cité le nom.

Né en 1903, G. C. BERKOUWER est depuis 1950 le titulaire de la chaire de théologie systématique à la Faculté de théologie de l'Université libre d'Amsterdam.

Dans une édition néerlandaise aux Pays-Bas et dans une édition anglaise aux Etats-Unis, BERKOUWER a commencé, dès après la guerre, la publication d'*Etudes dogmatiques* qui vont constituer, en dix-neuf volumes, la meilleure dogmatique réformée contemporaine.

BERKOUWER avait déjà publié plusieurs ouvrages sur Barth : *Karl Barth* (1936), *Barthisme et catholicisme* (1940), *Karl Barth et le baptême des enfants* (1947), quand il fit paraître en néerlandais (1954), puis en anglais (1956) : *Le triomphe de la Grâce dans la théologie de Karl Barth*.

C'est principalement de ce dernier ouvrage que je me suis servi dans l'exposé qui suit.

Chacun de nous est personnellement responsable devant Dieu de sa foi. Ce dont il s'agit — quoiqu'il en puisse coûter à nos « idées » et à nos « sentiments » — c'est de laisser Dieu, parlant dans l'Ecriture, régner par le Saint-Esprit sur nous, sur la théologie, sur la pré-

dication de l'Eglise, sur le témoignage que nous devons à la Vérité : Jésus-Christ.

Dans la Sainte Eglise universelle, les hommes n'ont jamais à dialoguer entre eux que pour écouter enfin ensemble la seule Parole de Dieu et s'y soumettre.

En fin de compte, il ne s'agit ni de BARTH, ni de BERKOUWER, ni de CALVIN, mais de ce que Dieu nous dit dans la Bible. Il ne s'agit ni de celui-ci, ni de celui-là, si grand (ou si petit) qu'il soit ; mais du Dieu vivant, Père, Fils, et Saint-Esprit, qui nous révèle Son amour et Sa justice, pour notre salut commun et pour Sa Gloire.

Cette étude comprend trois parties :

- I. Révélation générale et Ecriture Sainte.
- II. De la Prédestination.
- III. Création, Chute, Rédemption.

*N. B. : La vivacité d'une « dispute » théologique — qui peut avoir selon nous une grande utilité — doit toujours se situer dans la communion d'amour fraternel et d'intercession de l'*Una Sancta*, du Corps dont le Christ Jésus est la Tête.*

I

Révélation générale et Ecriture Sainte

Tout au long de son œuvre, BARTH désigne la *théologie naturelle* comme la grande ennemie de la foi et concentre sur elle ses attaques. A ses yeux, le catholicisme romain aussi bien que le protestantisme libéral en sont infestés. Et les Réformateurs eux-mêmes, bien qu'ils aient mis en évidence la Révélation de Dieu *en Jésus-Christ*, n'ont pas suffisamment pris garde, selon BARTH, au danger de cette théologie naturelle.

Alors que « toute théologie naturelle, écrit BARTH, est par définition impossible sur le terrain de l'Eglise » (D, 6, 84)², « elle est parvenue à jouer un rôle caché et apparemment innocent jusque dans la pensée des Réformateurs » (D, 6, 126), « elle a réussi à s'imposer à une Eglise martyre — l'Eglise de France, cette fois-ci — puisque (en dépit de CALVIN) elle a été codifiée à l'article 2 de la *Confessio gallicana*, repris ensuite par la *Confessio belgica* » (*id.*).

Et BARTH, s'en prenant aux prétendues racines scripturaires de

² Pour simplifier, nous donnons nos références à l'édition française de la *Dogmatique* en indiquant cette Dogmatique par la lettre D, le numéro du volume par le premier nombre, la page par le second nombre : D, 6, 84 = *Dogmatique*, volume sixième, page 84.

la théologie naturelle et refaisant l'exégèse de certains textes classiquement évoqués à son propos (par exemple Romains 1 : 18 ss. ; 2 : 12 ss. ; Actes 17), entend démontrer que, dans l'Ecriture, il n'est pas question d'une révélation à côté de la Révélation en Jésus-Christ et qu'il n'y a pas plus de *révélation générale* de Dieu que de *théologie naturelle*.

Or, ainsi que BARTH le souligne lui-même, les Confessions de foi réformées enseignent nettement (et cela non pas « en dépit de CALVIN », mais conformément à CALVIN³) qu'il y a une Révélation *générale* et une Révélation *particulière* de Dieu.

Lisons l'article II de la Confession française :

Dieu se manifeste aux hommes :

premièrement par ses œuvres, tant par leur création que par leur conservation et conduite,

secondelement et plus clairement par sa parole qui, au commencement révélée par oracle, a été depuis rédigée par écrit dans les livres que nous appelons l'Ecriture Sainte.

Lisons l'article II de la Confession belge :

Nous connaissons Dieu en deux sortes :

premièrement par la création, conduite, et gouvernement du monde universel ; d'autant que c'est devant nos yeux comme un beau livre, auquel toutes créatures petites et grandes servent de lettres pour nous faire contempler les choses invisibles de Dieu, à savoir sa puissance éternelle et sa divinité, comme dit l'apôtre saint Paul (Romains 1 : 20), toutes lesquelles choses sont suffisantes pour convaincre les hommes, et les rendre inexcusables ;

secondelement, il se donne à connaître à nous plus manifestement, et évidemment, par sa sainte et divine parole, voire autant qu'il nous est besoin en cette vie pour sa gloire et pour le salut des siens.

Si nous voyons bien, dans ces Confessions des Eglises réformées, l'affirmation d'une *Révélation générale* de Dieu, nous nous étonnons fort cependant que BARTH y puisse voir celle d'une *théologie naturelle*. Nos Eglises, dans leurs Confessions, n'enseignent aucunement la possibilité d'une théologie « naturelle » édifiable, indépendamment de la Sainte Ecriture, sur ce que peut découvrir, livrée à elle-même, la raison « naturelle ».

Elles n'enseignent pas non plus que nous puissions logiquement remonter l'échelle des « causes » jusqu'à la *Causa prima* (à la manière de la théologie naturelle de l'Eglise de Rome).

Ce qu'enseignent nos Eglises, c'est que *Dieu* se révèle à nous :

³ *Institution chrétienne*, I, III, 1 ; I, III, 3 ; I, V, etc...

premièrement par les *œuvres de ses mains* : la création, la conservation, et le gouvernement du monde créaturel,
secondelement par sa *Parole* dite, écrite et intelligible.

Et si la foi réformée confesse ces *deux modes de la Révélation divine*, c'est que la Sainte Ecriture les atteste tous deux.

Ce ne sont pas d'ailleurs les seules Confessions *gallicana* et *belgica* qui les confessent, mais bien l'ensemble des Confessions réformées. Citons par exemple la *Confession hongroise* de 1562 :

Credimus unam esse divinam Essentiam, quam Deum appellamus. Non ideo tantum, quia rerum naturalium contemplatio et aspectus nos id docet, sed multo magis, quoniam Scriptura Sacra nobis ejus rei testis est.

Nous pourrions de même citer ce que dit, de ces deux modes de la Révélation, la *Confession de Westminster* de 1647⁴.

Si nos Pères étaient si fermes sur ce point dans les Livres symboliques qu'ils nous ont laissés, c'est que l'Ancien et le Nouveau Testament enseignent à maintes reprises que Dieu se révèle ainsi.

Relisons par exemple : Romains 1 : 18 ss. ; Amos 4 : 3 ; Nahum 1 : 5 ; les Psaumes 8 : 1-4 ; 19 : 1 ; 29 : 3-7 ; 104 : 24, 31, 33 ; 147 : 1 ss. ; Apocalypse 4 : 11, etc...

Notons aussi, comme le fait BERKOUWER, que les comparatifs des Confessions de foi : « plus clairement », « plus manifestement et évidemment », ne portent pas sur la *connaissance actuelle* que nous pouvons avoir de Dieu, mais sur la *Révélation* que Dieu donne de Lui-même. C'est *Dieu* qui se révèle plus clairement, plus manifestement, plus évidemment, par sa Parole et par l'œuvre universelle de ses mains.

Les Confessions de foi réformées ne disent aucunement et ne laissent aucunement entendre que nous aurions déjà, naturellement, une connaissance de Dieu actuelle et vraie, connaissance à laquelle viendrait s'ajouter, en complément et supplément, la connaissance de Dieu par sa Parole.

Bien au contraire : la confession de la Révélation dite « générale » de Dieu nous conduit à reconnaître (avec saint Paul dans Romains 1, avec la *Confessio belgica*, avec la *Confessio de Westminster*, avec l'enseignement commun des docteurs réformés) à quel point l'incrédulité et l'impiété des hommes sont *inexcusables*.

Si BARTH s'est résolument et malheureusement écarté de la foi réformée attestée dans nos Confessions de foi et rejette cette Révélation générale de Dieu que nous enseignons, avec l'Ecriture Sainte

⁴ « Although the Light of Nature and the Works of Creation and Providence do so far manifest the goodness, wisdan, and power of God, as to leave men inexcusable, yet are they not sufficient to give that Knowledge of God and of his will, which is neccesary unto Salvation » (ch. I).

et avec nos pères, c'est qu'il confond « Révélation générale » et « théologie naturelle », c'est qu'il ne distingue pas, comme l'ont fait, suivant en cela CALVIN, nos docteurs, la « Révélation divine » d'avec la « connaissance actuelle » qu'en ont les hommes, l' « ontique » d'avec le « noétique », l' « être » d'avec le « savoir ».

A) Du point de vue « ontique », du point de vue de la « Révélation », nous avons l'ordre suivant :

1. Dieu se révèle dans (et par) l'œuvre de ses mains. « Ce qu'on peut connaître de Dieu est manifeste pour les hommes. En effet, les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité se voient comme à l'œil, depuis la création du monde, quand on les considère dans ses ouvrages. » (Romains 1 : 19-20).

Il y a, il est une Révélation générale de Dieu.

2. « Les hommes sont inexcusables, car ayant connu Dieu ils ne l'ont point glorifié comme Dieu, et ne lui ont point rendu grâces... Ils ont changé la vérité de Dieu en mensonge, adoré et servi la créature au lieu du Créateur. » (Romains 1 : 21-25).

La Révélation générale de Dieu, loin d'établir que les hommes ont une connaissance actuelle de Dieu, et qu'il y a une théologie naturelle, condamne l'homme déchu et responsable en le rendant inexcusable.

3. Dieu, qui ne cesse de se révéler dans (et par) l'œuvre de ses mains (Révélation générale), se révèle plus clairement, plus manifestement, plus évidemment, par sa Parole, par l'Ecriture Sainte, par Jésus-Christ.

Il y a, il est une Révélation particulière venant en suite de la Révélation générale.

Voilà ce que confessent nos Livres symboliques, voilà ce qu'enseignent communément nos docteurs, quand ils se placent du point de vue « ontique », du point de vue de la Révélation.

B) D'autre part, du point de vue « noétique », du point de vue de la connaissance actuelle qu'ont les hommes, nous avons l'ordre suivant :

1. Dieu se révèle aux siens, à ceux qu'il unit par l'Esprit Saint au Corps mystique de son Fils, en leur donnant foi en sa Parole.

Il y a d'abord la régénération, l'illumination.

2. L'homme ainsi réformé par la grâce, de même que l'Eglise réformée par la Parole et par l'Esprit de Dieu, découvrent à nouveau et confessent la Révélation générale de Dieu dans (et par) l'œuvre une et diverse de ses mains.

C'est par la Parole de Dieu, ou, comme dit CALVIN, par les « lunettes » de l'Ecriture, que l'Eglise fidèle et le croyant voient briller dans le « beau livre » du monde créaturel les perfections invisibles de Dieu.

Autrement dit, toute la connaissance actuelle qu'ont l'Eglise et le chrétien de la Révélation générale de Dieu repose sur le fondement

de la Bible ; et c'est la foi en Christ qui nous ramène à la Révélation générale de Dieu dans (et par) l'œuvre de ses mains.

Si les Confessions de foi réformées et l'enseignement commun des docteurs réformés (*y compris les Réformateurs et non pas en dépit d'eux*) insistent sur la réalité de la Révélation générale, ce n'est aucunement pour développer on ne sait quelle (ou plutôt on ne sait que trop quelle !) théologie naturelle.

Mais c'est *d'abord* pour proclamer, conformément à l'enseignement de l'Ecriture, la beauté révélatrice de l'œuvre incessante de Dieu dans (et par) tout l'univers qu'il a créé et qu'il gouverne. « Eternel, notre Seigneur ! que ton nom est magnifique sur toute la terre ! » (Ps. 8 : 2). « Les cieux racontent la gloire de Dieu, et l'étendue manifeste l'œuvre de ses mains. » (Ps. 19 : 1). Et c'est *ensuite* pour souligner que devant Dieu et sa Révélation générale et incessante, avant comme après Jésus-Christ, ayant comme après la consignation de la Révélation particulière de Dieu dans la Sainte Ecriture, les hommes, tous les hommes, sont rigoureusement inexcusables.

Par l'Esprit Saint, qui scelle, dans le cœur régénéré des élus, la révélation particulière inscrite dans la Bible, par la foi en Jésus-Christ qu'il donne à ses bien-aimés, à ceux qui la lui demandent, Dieu découvre à nouveau à nos yeux, à nos esprits, à nos coeurs émerveillés, la réalité, la beauté de sa Révélation générale. Il nous découvre qu'il a créé et qu'il maintient, conduit, et dirige souverainement toutes choses, selon le bienveillant dessein de son amour pleinement manifesté en Jésus-Christ.

En tout cela, il ne s'agit pas de « nature » abstraite, mais de la totalité créaturelle des êtres et des événements dont le Seigneur dispose.

Ainsi, la Révélation générale et la Révélation particulière, enseignées dans la Bible et dans nos Confessions de foi, ne sont pas « à côté » l'une de l'autre, et encore moins « opposables » l'une à l'autre. Ensemble, elles forment l'unique Révélation, l'Activité souveraine du Père, du Fils et du Saint-Esprit, Activité souveraine qui ne s'étend pas seulement à l'Eglise et aux croyants (Révélation particulière), mais à tous les hommes et à l'univers entier (Révélation générale), Jésus-Christ étant à la fois Chef de l'Eglise et Roi du monde.

Comme le souligne BERKOUWER, tout tourne autour de cette question :

« Du fait que le *Salut* est exclusivement EN CHRIST, avons-nous le droit de conclure que la *Révélation* est exclusivement EN CHRIST ? »

Le chrétien, et particulièrement le théologien, doivent prendre garde à de semblables *conclusions*. C'est l'Ecriture Sainte qui doit seule nous guider et non pas un MOTIF, fût-il « *Sola gratia* », ou « *Solus Christus* ». Et les « réformés », sur ce point, ont sans doute à dire des

choses analogues, sinon identiques, aux « luthériens » et aux « barthiens ».

En fait, la conception « christo-moniste » que BARTH a — et développe — de la Révélation (et cela en opposition avec nos Confessions de foi) n'aboutit pas seulement à mettre en cause la *doctrine réformée de la Révélation générale* (mise en cause dont les conséquences pour l'évangélisation et pour la vie chrétienne sont extrêmement graves), mais aussi (ce qui est au moins tout aussi grave) à mettre en cause la *doctrine réformée de l'Ecriture Sainte* ; c'est ce que je voudrais souligner maintenant.

Si la Révélation de Dieu se trouve *exclusivement* dans la vie humaine de Jésus, la Parole faite chair, en quel sens l'Ecriture Sainte peut-elle encore être désignée réellement comme Révélation, comme Parole de Dieu ?

Le rejet par BARTH de l'article II de la *Confessio Belgica* — rejet motivé par sa conception christo-moniste de la Révélation — lui permet-il d'entendre selon la foi réformée, et d'accepter, l'article III de la même Confession ?

Autrement dit : les Ecritures sont-elles « saintes et divines » pour BARTH au sens de nos Confessions de foi ?

Si la *seule* Parole de Dieu, si la *seule* Révélation de Dieu se situe dans le *seul* Jésus de Nazareth, aux trente premières années de notre ère, en quel sens les écrits de Moïse, des Prophètes et des Apôtres sont-ils réellement Parole de Dieu, Révélation de Dieu ?

La Lettre aux Hébreux, qui nous montre dans le Christ Jésus l'unique, l'exclusif, le parfait Sauveur, nous dit cependant, en ses premières lignes, qu' « après avoir autrefois, à plusieurs reprises et de plusieurs manières, parlé à nos pères par les prophètes, Dieu, dans ces derniers temps, nous a parlé par le Fils ».

L'affirmation que le Christ est le *seul* Sauveur, le *seul* Grand-Prêtre, n'empêche aucunement l'auteur inspiré d'affirmer *aussi* la réalité de la Révélation divine, la réalité de la Parole de Dieu dite aux saints, *avant* Jésus-Christ, dans les temps passés.

Dieu a réellement parlé « à plusieurs reprises et de plusieurs manières » — et cela dès le temps d'Adam. La Parole de Dieu *aux prophètes et par les prophètes* n'est pas moins digne de foi que la Parole de Dieu *par le Fils incarné*, car elle est toujours là, comme ici, la Parole de Dieu.

Toutes les paroles de Dieu (toute la Parole de Dieu, toute l'Ecriture Sainte in-spirée) rendent infailliblement témoignage au seul salut par le Fils incarné, l'unique Médiateur, mais elles sont bien toutes Révélation du Dieu vivant.

La Révélation de Dieu aux hommes n'a pas commencé avec le Jésus historique, mais dès le temps d'Adam.

Certes, toute la Révélation, tant générale que particulière, de Dieu

est *centrée* — selon le dessein de Dieu — sur Jésus, mais toute la Révélation n'est pas *que* Jésus, encore que Jésus soit la *plénitude* de la Révélation.

Le christo-monisme systématique de BARTH, aussi bien en ce qui concerne la Révélation générale que la Révélation scripturaire, est, en fait, « étranger » à la foi réformée attestée dans nos livres symboliques et soumise à l'autorité souveraine de Dieu parlant dans la Sainte Ecriture.

Le chapitre « L'Ecriture Sainte » dans la *Dogmatique* (D, 5, 1-285) est remarquable à cet égard et ne manquera pas de surprendre ceux qui s'imaginent bien à tort que BARTH est là en accord pur et simple avec nos Confessions de foi et l'enseignement commun des docteurs qui leur sont fidèles.

Le christo-monisme de BARTH est d'ailleurs certainement consolidé, en ce *locus* de l'Ecriture Sainte, par l'enseignement moderniste qui l'a marqué (comme il avait marqué KUYPER et BAVINCK à travers SCHOLTEN et KUENEN), et dont il n'est pas parvenu à se défaire (comme y étaient parvenus KUYPER et BAVINCK, par un véritable miracle psychologique), malgré son sens indéniable de l'autorité scripturaire. Toute la part de l'exégèse moderniste qui repose, comme le montrent magistralement les exégètes réformés contemporains tels que, pour en citer deux, YOUNG⁵ pour l'Ancien Testament et STONEHOUSE⁶ pour le Nouveau Testament, sur des *a priori* philosophiques sortis tout droit de HÉGEL et de KANT, semble « reçue », comme allant de soi et sans autre critique, par BARTH et ses amis et disciples.

Dans sa *Dogmatique*, BARTH ne parvient pas à distinguer nettement la doctrine réformée de l'inspiration *organique* d'avec la doctrine de l'inspiration *mécanique* qu'il prête trop généreusement, comme « théorie de l'inspiration chère à la haute orthodoxie », à l'ensemble des docteurs réformés du XVII^e siècle (D, 5, 64 et ss.).

BARTH écrit : « S'il faut combattre et rejeter cette théorie (à savoir celle de « l'inspiration chère à la haute orthodoxie »), c'est parce que son supranaturalisme n'est justement pas assez fondamental et que son intention trahit finalement le postulat le plus naturaliste qui soit : exiger que la Bible contienne une histoire divine et infaillible ; poser en principe qu'elle ne doit recéler aucune erreur humaine ; vouloir qu'elle exprime en chacune de ses partis, en chacun de ses mots, en chacune de ses lettres et syllabes, une vérité divine constatable et saisissable immédiatement ; décréter qu'elle doit nous dire la Parole de Dieu sous la forme d'une parole humaine, de telle sorte que nous puissions l'entendre sans autre en toute évidence, comme nous pou-

⁵ Edward J. YOUNG, *Studies in Isaiah*, et *An Introduction to the Old Testament*, The Tyndale Press., Londres (1954), 2^e éd., 1956.

⁶ N. B. STONEHOUSE, *Paul before the Areopagus and other New Testament Studies*, The Tyndale Press., 1957.

vons entendre et lire n'importe quoi ; bref, présenter la Bible comme un codex de vérités axiomatiques, que l'on puisse placer sur le même rang que les manuels de philosophie ou de mathématiques, et qui mérite le même intérêt formel. »

Je dis que ces affirmations de BARTH nous jettent en pleine confusion parce qu'elles mêlent des choses qu'il convient de distinguer soigneusement.

Je remarque d'abord que les « catégories » : supranaturalisme et naturalisme, rejetées à bon droit par l'école réformée contemporaine, ne doivent pas être introduites dans la discussion. Elles appartiennent fondamentalement à la pensée médiévale qui les a reçues du dualisme grec, et n'apparaissent jamais dans la Sainte Ecriture.

Ensuite, la doctrine réformée de l'inspiration n'a jamais « exigé » que « la Bible contienne une histoire divine et infaillible ». La doctrine réformée n'a jamais « décrété » que la Bible « doit nous dire la Parole de Dieu sous une forme humaine ».

C'est notre *Confession de foi* réformée qu'en fait, en fait mystérieux, par la seule grâce de Dieu à notre égard, *la Bible contient une histoire divine et infaillible et nous dit la Parole de Dieu sous la forme d'une parole humaine*.

« Combattre et rejeter », comme le fait BARTH, ce qu'il appelle « cette théorie » — et ce que nous appelons, nous réformés, ce « fait mystérieux » — c'est à nos yeux combattre et rejeter ce que nos Eglises réformées unanimes affirment avec foi dans la *Confessio gallicana* (articles II et V), dans la *Confessio belgica* (articles III, V et VII), dans la *Seconde confession helvétique* (chapitre I^{er}), etc... C'est même, croyons-nous, combattre et rejeter ce que l'ensemble de l'Eglise universelle a toujours affirmé sur l'inspiration divine de la Bible.

Quant à dire que tenir cette théorie (nous dirions, nous : croire ce fait mystérieux), c'est tenir que nous pouvons entendre la Parole de Dieu sous la forme d'une parole humaine, « sans autre, en toute évidence, comme nous pouvons entendre et lire n'importe quoi », ou que c'est tenir que la Bible est « un codex de vérités axiomatiques que l'on peut placer sur le même rang que les manuels de philosophie ou de mathématiques », je dis que c'est singulièrement caricaturer non seulement la doctrine réformée de l'inspiration en général⁷, mais aussi la théorie de l'inspiration tenue par les orthodoxes du XVII^e siècle.

Certes, avec l'école réformée contemporaine, nous reconnaissions qu'un grand nombre de théologiens du XVII^e siècle, tels GOMAR et VOE-

⁷ Cf. A. LECERF, *Introduction à la Dogmatique réformée*, II, pp. 152 ss ; — Ch. HODGE, *Systematic Theology*, I, pp. 153 ss. ; A. KUYPER, *Encyclopaedie der Heilige Godgeleerdheid*, trad. angl., pp. 413 ss.

TUS, ont soutenu, pour expliquer le *fait mystérieux* de l'inspiration de l'Ecriture, une *théorie* trop « mécanique » de cette inspiration.

Nous regrettons que BARTH, en décrivant de manière caricaturale et en rejetant cette *théorie* — qui n'était pas d'ailleurs celle de tous les réformés du XVII^e siècle⁸ — rejette en même temps la *doctrine de foi* qui affirme, en particulier dans nos Confessions, le *fait mystérieux* de l'inspiration divine et intégrale de la Sainte Ecriture.

Avec nos pères — et sur le seul et suffisant témoignage intérieur du Saint-Esprit ; nous ne pouvons autrement — nous croyons et confessons (je cite nos Confessions réformées⁹) :

« que l'Ecriture est la vraie parole de Dieu, divinement inspirée, procédée du Saint-Esprit,

c'est pourquoi nous appelons ces écrits Ecritures saintes et divines ; cette parole de Dieu, ces écrits divins, contiennent parfaitement la volonté divine, tout ce qui est nécessaire pour le service de Dieu et pour notre salut ; et il n'est pas permis aux hommes, ni même aux anges, d'y ajouter, diminuer, ou changer ;

toutes choses doivent être examinées, réglées, et réformées selon elles,

nous rejetons de tout notre cœur tout ce qui ne s'accorde pas à cette règle infaillible. »

L'Ecriture Sainte, en particulier par la bouche du Christ Jésus, se présente telle à nous, et nous la croyons telle — à savoir la Parole écrite de Dieu — sur la seule persuasion du Saint-Esprit et de Son pouvoir irrésistible. Nous réformés, je le répète, nous ne pouvons autrement. Notre foi repose sur cette Parole. Nous n'avons pas à défendre cette Parole comme si sa vérité était insuffisante, comme si elle n'avait pas sa garantie en elle-même. Elle est une lampe à nos pieds, une lumière sur notre sentier.

Ceci dit (et c'est, là, *doctrine de foi concernant un fait* et non pas une *théorie*), avec l'école réformée contemporaine, nous ne sommes aucunement « fondamentalistes » ; nos exégètes s'emploient à la plus sérieuse critique textuelle sans hésiter à profiter des meilleurs travaux de la science exégétique moderne ou ancienne ; ils savent que si Dieu est l'Auteur souverain de l'Ecriture infaillible qu'il a inspirée, les prophètes et les apôtres, des hommes, en sont les auteurs rédactionnels avec leurs qualités propres, leurs limitations, les genres et procédés littéraires qu'ils ont adoptés ou créés¹⁰.

Nous avons vu que la réalité de la Révélation générale rend

⁸ Cf. Pierre DU MOULIN, *Bouclier de la Foi*, éd. Delay, pp. 41-42.

⁹ Seconde confession helvétique (ch. I) ; *Confession de La Rochelle* (art. V) ; *Confession des Pays-Bas* (art. III et VII).

¹⁰ Cf. A. LECERF, *Introduction à la Dogmatique réformée*, II, pp. 152-172.

l'homme — tout homme, quel qu'il soit — inexcusable devant Dieu.

De même, la réalité de la Révélation scripturaire rend inexcusable devant Dieu l'infidélité des membres du Peuple de Dieu (et cela sous l'ancienne comme sous la nouvelle dispensation de l'Alliance de grâce). C'est ainsi que tout le prophétisme en Israël (cf. Jérémie 2 : 8 ; Esaïe 1 : 3) repose sur la réalité de la Révélation anté-prophétique.

Ce qui crée notre responsabilité et notre culpabilité, c'est l'abondance de la Révélation de Dieu : pour tout homme dans les œuvres créaturelles de Dieu, pour le membre de l'Alliance de grâce dans la Sainte Ecriture.

En repoussant la Révélation générale et la Révélation « inscrite » — au sens affirmé par les Confessions de foi réformées — BARTH « excuse » notre incrédulité d'homme et notre infidélité de membre du peuple de Dieu.

Limiter la Révélation de Dieu à l'humanité du Seigneur Jésus, en suite d'un *a priori* christo-moniste, et ne voir ailleurs que des « témoignages », des « indications », c'est renverser ce que Dieu nous dit dans l'Ecriture Sainte sur Lui-même et sur nous-mêmes.

La foi réformée, fondée sur la Bible et attestée dans les Confessions de foi, a toujours affirmé que Jésus-Christ est le seul Seigneur et Sauveur, en affirmant aussi et en même temps la réalité de cette Révélation générale qui rend tout homme inexcusable devant Dieu, et la réalité de cette Révélation scripturaire qui rend toutes nos infidélités et toutes nos hérésies inexcusables.

II

De la prédestination

Les Eglises réformées ont nettement confessé leur foi dans le Seigneur qui prédestine souverainement les saints, en Jésus-Christ, par pure grâce.

Au XVI^e siècle, suivant l'enseignement de l'Ecriture remis en lumière par les Réformateurs, l'article XII de la *Confessio gallicana* affirme :

Nous croyons que de cette corruption et condamnation générale, où tous les hommes sont plongés, Dieu retire ceux que, en son conseil éternel et immuable, il a élus par sa seule bonté et miséricorde en notre Seigneur Jésus-Christ, sans considération de leurs œuvres, laissant les autres dans cette même corruption et condamnation, pour démontrer en eux sa justice comme dans les premiers il fait luire les richesses de sa miséricorde. Car les uns ne sont pas meilleurs que les autres jusqu'à ce que Dieu les discerne selon son conseil immuable qu'il a déterminé en Jésus-Christ avant la création du monde, et nul

aussi ne se pourrait introduire en un tel lieu de sa propre vertu, vu que de nature nous ne pouvons avoir un seul bon mouvement, ni affection, ni pensée jusqu'à ce que Dieu nous ait prévenus et nous y ait disposés.

Et l'article XVI de la *Confessio Belgica* :

Nous croyons que toute la lignée d'Adam étant ainsi précipitée en perdition et ruine par la faute du premier homme, Dieu s'est démontré tel qu'il est, à savoir miséricordieux et juste :

miséricordieux, en retirant et sauvant de cette perdition ceux lesquels en son conseil éternel et immuable il a élus et choisis par sa pure bonté en Jésus-Christ, notre Seigneur, sans aucun égard de leurs œuvres ;

juste, en laissant les autres en leur ruine et trébuchement où ils se sont précipités.

Au XVII^e siècle, au Synode œcuménique réformé de Dordrecht¹¹, nos Pères ont réaffirmé :

L'élection est un propos immuable de Dieu, par lequel, selon le plaisir très libre de Sa volonté, il a choisi par une pure grâce à salut, en Jésus-Christ, avant la fondation du monde, un certain nombre d'hommes qui n'étaient pas en eux-mêmes meilleurs que les autres, car ils étaient tous plongés dans le même gouffre de misères. Il les a, dis-je, choisis dans le genre humain qui était déchu par sa propre faute de son état d'innocence dans la désolation. Et Dieu a aussi constitué ce Jésus-Christ, de toute éternité, pour être le Chef et le Médiateur de ses élus, et la pierre fondamentale de leur salut ; et ainsi il a arrêté de les donner à Jésus-Christ afin qu'il pût les sauver, les appeler, et les attirer efficacement à sa communion, par sa Parole et par son Saint-Esprit, et il a résolu de leur donner une foi salutaire en Lui pour les justifier et sanctifier ; et, après les avoir conservés par sa toute-puissance dans la communion de son Fils, pour leur montrer la souveraineté de ses compassions et le prix des richesses de sa grâce, il les glorifiera (I, 7).

Alors que les dogmatiens réformés modernes (par exemple CUNNINGHAM, Ch. HODGE, A. KUYPER au XIX^e siècle, H. BAVINCK, A. LECERF, G. C. BERKOUWER au XX^e siècle) sont restés fidèles à ces Confessions de foi, « BARTH s'oppose directement à la doctrine réformée classique »¹² de la prédestination.

C'est, à notre connaissance, en 1936, que le pasteur Pierre MAURY,

¹¹ Les délégués des Eglises de France n'avaient pu se rendre à Dordrecht. Mais les « Canons » de Dordrecht furent solennellement signés par les Pasteurs et Anciens réunis au Synode national de Charenton-Saint-Maurice en septembre 1623. Ils avaient déjà été approuvés d'un consentement unanime au Synode national d'Alais en 1620.

¹² Otto WEBER, *La Dogmatique de Karl Barth*, p. 76.

de Paris, dans une conférence à Genève¹³, et, peu après, Karl BARTH, dans des conférences en Hongrie, exposèrent publiquement pour la première fois leurs nouvelles pensées sur la prédestination.

« Pierre MAURY, a écrit BARTH¹⁴, doit être mis sur le même rang que les rares théologiens du passé qui, à cause du fondement christologique de leur doctrine, me semblent être restés ici sur un terrain solide (tels ATHANASE, AUGUSTIN, John KNOX, Joh. COCCEJUS). On peut certainement dire que c'est lui qui, alors¹⁵, a contribué d'une manière décisive à donner à mes recherches sur ce point leur orientation fondamentale. Avant d'avoir lu son étude¹⁶, je n'avais encore rencontré personne qui eût traité la question avec tant de fraîcheur et d'audace. »

Nous laisserons de côté la question de savoir si ATHANASE, AUGUSTIN, KNOX et COCCEJUS fondent davantage et autrement la prédestination sur le Christ qu'un CALVIN, un KUYPER, ou un BAVINCK. Sur ce point, l'école réformée contemporaine pense tout autrement que BARTH.

Ce qu'il importe ici de montrer, c'est que la doctrine dite « christologique » de l'élection, que BARTH a développée dans le tome II/2, pp. 1-563 (paru en 1942), de sa *Kirchliche Dogmatik* (non encore publié en français en ce mois de février 1958), s'éloigne de la doctrine de nos Confessions de foi réformées et, croyons-nous, de ce qu'enseigne l'Écriture Sainte.

Et d'abord : quelle est cette doctrine « barthienne » de la prédestination, doctrine qui est, selon BARTH, « l'Evangile tout entier, l'Évangile *in nuce* » (II/2/13) ?

Ce que Dieu révèle, c'est notre élection « en Christ ».

A Dordrecht, les Remonstrants (= Arminiens) avaient dit : *Christus mediator non est solum executor electionis sed ipsius decreti electionis fundamentum*.

BARTH reprend cette dernière expression : Oui, Christ est l'*electionis fundamentum*, le fondement de l'élection ; non pas seulement, comme l'entendaient les Remonstrants, en ce qui concerne l'*offre* du salut à tous, mais en ce qui concerne la *réalisation* même de ce salut par la grâce.

Il n'y a pas de *decretum horribile*. Il n'y a pas de *decretum absolutum*. De même qu'il ne s'agit ni d'un Dieu « abstrait », ni d'hommes « abstraits ». Il y a un *decretum concretum* : Jésus-Christ lui-même, qui est à la fois le Dieu qui élit et l'homme élu.

¹³ A l'occasion du Congrès international de théologie calviniste (15-18 juin).

¹⁴ Préface, datée de Bâle, février 1957, au petit livre de P. MAURY, *La Prédestination*, Labor et Fides, Genève.

¹⁵ « Alors » : il s'agit de l'*« étude »*, de la conférence de juin 1936.

¹⁶ Même remarque que ci-dessus.

En Jésus-Christ, l'élection est une réalité historique. C'est *fait*. Dieu nous élit tous, là, à Golgotha. Et nous sommes tous, là, en Christ, les élus. Et nous n'avons pas à douter, mais à croire.

Fils de Dieu, Dieu Lui-même : Christ élit.

Homme lui-même, Tête de notre humanité, véritable Adam : *Christ est élu, et nous tous avec Lui et en Lui.*

« Dans l'élection de Jésus-Christ, qui est l'éternelle volonté divine, écrit BARTH, Dieu a destiné le *oui* à l'homme (c'est-à-dire l'élection, le salut et la vie), et il s'est réservé le *non* (c'est-à-dire la réprobation, la condamnation et la mort). » (II/2/177).

La réprobation éternelle du pécheur qu'est chacun de nous est tombée sur lui, tandis que nous, nous sommes élus et justifiés en lui.

La double prédestination, que l'Eglise ne doit pas taire, mais proclamer avec joie et reconnaissance, c'est cet Evangile, cette bonne nouvelle, que *le rejet n'est plus la part de l'homme*. Et cela parce que Jésus-Christ, en supportant sur la croix tout le poids du divin *NON*, est le porteur du divin *OUI* aux hommes.

Jésus-Christ est à la fois l'*Elu* et le *Rejeté*. Et cela pour nous. C'est la grâce de Dieu. C'est l'Evangile.

Croire encore en notre réprobation serait une foi perverse en ce que Dieu n'a pas décrété, puisque, en Jésus-Christ, le *decretum concretum*, c'est notre salut.

La mort de Jésus-Christ pour l'Israël rejeté manifeste l'élection d'Israël au salut, le triomphe de la grâce en dépit des réprouvés.

Ainsi l'élection de Dieu n'est-elle pas « un mélange d'effroi et de joie, mais seulement joie, pure joie » (K.D. II/2/190).

Ainsi la prédication de l'Eglise est-elle uniquement que « le Royaume des cieux est ouvert, l'Enfer barricadé, Dieu justifié, Satan réfuté, la vie triomphante, la mort vaincue ; la foi en la promesse demeure la seule possibilité, tandis que l'incrédulité est la possibilité exclue » (K.D. II/2/358).

S'il y a encore des incrédules, c'est seulement pour qu'il y ait un témoignage de la réalité de ce péché de l'homme pour qui Jésus-Christ est mort.

Ainsi l'Eglise et le croyant ne peuvent-ils pas prendre l'incrédulité plus au sérieux que l'Evangile. Et « le croyant ne peut pas reconnaître une réalité dernière en l'incrédulité d'un autre » (K.D. II/2/360).

Dieu « veut que le réprouvé croie et devienne ainsi un réprouvé élu » (K.D. II/2/563).



Certes, BARTH a raison de s'en prendre vigoureusement à toute conception déterministe de la prédestination et d'affirmer que nous n'avons pas à chercher notre élection ailleurs qu'en Christ.

En cela, BARTH s'accorde avec ce qu'enseigne CALVIN dans son *Institution* :

« Le diable n'a nulle tentation plus grave ni périlleuse pour ébranler les fidèles que lorsque, les inquiétant du doute de leur élection, il les sollicite d'une folle cupidité à la chercher hors de la voie. J'appelle *chercher hors de la voie* quand le pauvre homme s'efforce d'entrer aux secrets incompréhensibles de la sagesse divine et, pour savoir ce qui a été ordonné de lui au jugement de Dieu, cherche depuis le commencement de l'éternité. Car alors il se précipite comme en un gouffre profond pour se noyer ; il s'empêtre comme en des pièges, dont il ne pourra jamais se débarrasser, il entre comme en un abîme de ténèbres, dont il ne pourra jamais sortir. »¹⁷

« Si nous demandons d'avoir la clémence paternelle de Dieu et sa bonne volonté envers nous, il nous faut tourner les yeux en Christ auquel seul repose le bon plaisir du Père. Si nous cherchons salut, vie, et immortalité, il ne faut pas non plus recourir ailleurs, vu que lui seul est la fontaine de vie, le port du salut, et l'héritier du royaume éternel. »¹⁸

« Si nous sommes élus en Christ, nous ne trouverons pas la certitude de notre élection en nous ; pas même en Dieu le Père, si nous l'imaginons nûment sans son Fils. Christ est donc comme un miroir, auquel il convient de contempler notre élection, et auquel nous la contemplerons sans tromperie. »¹⁹.

« Nous avons un témoignage assez ferme et évident que nous sommes écrits dans le livre de vie si nous communions avec Christ. »¹⁸.

« N'est-ce pas être entièrement enragés que de chercher hors de Christ ce que nous avons déjà obtenu en lui, et ne se peut trouver qu'en Lui seul ? »¹⁸.

« Quand donc nous voulons savoir si Dieu a notre salut en recommandation, cherchons s'il l'a recommandé à Christ, qu'il a constitué gardien unique de tous les siens. Si nous doutons de savoir si Christ nous a reçus en sa tutelle et sauvegarde, il vient au-devant de ce doute, quand il se présente pour Pasteur, et déclare qu'il nous aura au nombre de ses brebis, si nous écoutons sa voix. Recevons donc Christ puisqu'il se présente à nous avec tant de douceur et vient au-devant pour nous recevoir. Il n'y a point de doute qu'il nous tiendra en son troupeau, et nous gardera en son bercail. »¹⁹.

Citons encore CALVIN, — il s'agit d'un passage du *De Prædestinatione* adressé à PIGHIUS CAMPENSIS²⁰ :

« En aucune manière, je ne renvoie les hommes à l'élection secrète

¹⁷ *Institution chrétienne*, III, 24/4.

¹⁸ *Ibid.*, III, 24/5.

¹⁹ *Ibid.*, III, 24/6.

²⁰ Cf. G. OORTHUYSEN, *La Prédestination dans la Dogmatique calviniste*, in *De l'élection éternelle de Dieu*, Labor, Genève, 1936.

de Dieu, afin qu'ils en attendent leur salut d'un cœur convoiteux ; au contraire, je les somme d'aller directement au Christ, en qui nous est représenté le salut, et sans lequel ce salut resterait caché en Dieu. En effet, pour quiconque ne suit pas le chemin de la foi qui nous est clairement indiqué, l'élection de Dieu ne sera autre chose qu'un funeste labyrinthe. Ainsi, pour que la rémission des péchés nous devienne certitude, pour que nos consciences se reposent dans l'assurance de la vie éternelle, pour que nous puissions appeler sans crainte Dieu notre Père, nous ne pourrons prendre jamais comme point de départ ce que Dieu a déterminé à notre égard avant la création du monde, mais uniquement ce qui nous a été révélé en Christ de son amour paternel, et ce que Christ lui-même nous annonce chaque jour par l'Evangile. »

Et encore, du même ouvrage :

« Je ne me fais pas seulement une joie de reconnaître, mais je ne me lasse pas d'inculquer aux lecteurs de mes écrits, d'abord que le salut de l'homme est lié à la foi, et que Christ est la porte unique par laquelle chacun doit entrer dans le Royaume des cieux ; ensuite que la paix durable ne peut être trouvée ailleurs que dans l'Evangile, et que celui qui s'en écarte seulement d'un pouce, s'égare de la manière la plus affreuse ; de sorte que, à mesure que quelqu'un essaie de percer plus témérairement dans les régions profondes et secrètes du décret divin, il s'éloigne davantage de Dieu. »

A la question de PIGHIUS : « Comment savez-vous que vous êtes élu ? », CALVIN répond : « Christ me vaut mille témoignages ; car, si nous lui sommes incorporés, notre salut repose en un refuge solide et sûr, puisqu'il est dès maintenant placé dans le ciel. »

Un peu plus haut, et toujours dans le même écrit, CALVIN écrivait :

« Certes, la source et la cause de notre foi est l'élection divine ; mais puisque Dieu est invisible et habite une lumière inaccessible, et que nul n'est admis à son conseil, si ce n'est le Fils unique qui a toujours été dans son sein, il nous faut garder Christ en notre mémoire et être éclairés par la foi, afin que nous soit révélée l'adoption, laquelle était d'abord cachée en Dieu. Si quelqu'un désire l'entendre d'une manière plus prégnante : l'élection est bien antérieure à la foi (*prior quidem fide est electio*), mais elle ne peut être connue que par la foi (*sed ex fide discitur*). »

Les Confessions de foi réformées et l'enseignement commun des docteurs qui leur sont fidèles — du XVI^e siècle à nos jours — ne connaissent pas, avec CALVIN et avec BARTH, d'autre élection à salut qu'EN CHRIST, et d'autre connaissance de cette élection à salut que PAR LA FOI EN CHRIST :

« En lui, écrit saint Paul aux Ephésiens, Dieu nous a élus avant la fondation du monde pour que nous soyons saints et irrépréhensi-

bles devant lui, nous ayant prédestinés dans son amour à être ses enfants d'adoption par Jésus-Christ, selon le bon plaisir de sa volonté, à la louange de la gloire de sa grâce qu'il nous a accordée en son bien-aimé. »



Où se situe alors, puisque les uns et les autres ne veulent connaître d'élection à salut ailleurs qu'en CHRIST, la ligne de séparation, sur cette question de la prédestination, entre « réformés » et « barthiens » ? En quoi (et sur quoi), pour reprendre l'expression de son disciple Otto WEBER, « BARTH s'oppose-t-il directement à la doctrine réformée classique » de la prédestination ?

La pensée de BARTH contient, croyons-nous, quelque chose d'équivoque, sinon de contradictoire.

*D'une part, tout au long de la Dogmatique et dans l'exégèse qu'elle donne de certains textes tels que Romains 9 à 11, la pensée barthienne est « universaliste », non pas, comme chez les Arminiens²¹, en ce qui concerne l'*offre* du salut — le salut est alors laissé entre les mains de l'homme — mais en ce qui concerne la *réalisation* du salut. Selon ce courant universaliste que nous trouvons chez BARTH, « tous » sont « sauvés ». La seule différence entre les hommes, c'est que les uns « connaissent déjà » et que les autres « ne connaissent pas encore » cet événement divin, totalement objectif et gratuit, du Salut.*

BARTH donne par exemple cette parabole²² : « L'armée de la libération a déjà pénétré dans la ville occupée ; la capitulation a déjà eu lieu ; mais la merveilleuse nouvelle n'est pas encore connue dans toutes les rues et dans tous les faubourgs. Certains ne savent pas encore. Ils sont libérés. Mais la connaissance subjective de l'événement libérateur ne correspond pas encore à la situation objective. »

Autrement dit : L'Eglise et les croyants « savent ». Leur mission consiste à « faire savoir », à « proclamer », ce que les autres « ne savent pas encore ».

D'autre part — et c'est là qu'est l'équivoque, sinon la contradiction — BARTH rejette la doctrine de l'apocatastase²³, selon laquelle le salut est quantitativement universel.

²¹ Jacob ARMINIUS (1560-1609), pasteur et théologien néerlandais, enseigna que Dieu a « élu » ceux-là qu'il savait à l'avance devoir croire d'eux-mêmes par un libre choix humain :

Ses disciples, les Arminiens, dont les doctrines furent condamnées à Dordrecht (1618-1619) sont nombreux aujourd'hui encore parmi les protestants même « évangéliques ». John WESLEY (1703-1791), l'un des fondateurs du méthodisme, était arminien ; il lança « *The Arminian Magazine* ».

²² K.D., IV, 1, p. 61.

²³ L'apocatastase : doctrine selon laquelle tous les hommes (et même tous les anges déchus, tel le Diable) seront sans exception sauvés au dernier jour. Le mot même « apocatastasis » = « rétablissement de toutes choses » se trouve une fois dans le Nouveau Testament (Actes 3 : 21). C'est la doctrine qui ne s'y trouve pas.

Certes, nous voyons bien que par sa doctrine universaliste de l'élection à salut, affirmant que la décision divine a été prise et que l'incrédulité humaine est impuissante devant cette décision, affirmant que le jugement qui a frappé Jésus-Christ ne peut plus frapper personne, BARTH semble extirper les dernières racines du pélagianisme²⁴, de l'arminianisme, du synergisme²⁵. Et le rejet par BARTH du *conditionalis divinus* posé dans la *Dogmatique* de BRUNNER est éclairant à cet égard²⁶.

Mais alors, dans la propre perspective de BARTH, quel peut être le « danger fatal » de l'incrédulité puisqu'elle est en même temps un « danger impossible » ? Et quelle est aussi, dans sa propre perspective, cette « nécessité de la foi », dont il parle aussi, puisque cependant il est et il reste des incrédules ?

Pour échapper à l'inacceptable doctrine du synergisme, faut-il tomber, malgré la Bible, dans la non moins acceptable doctrine de l'impossibilité ontologique de l'incrédulité ?

Certes, c'est un fait que l'Ecriture Sainte s'oppose à tout pélagianisme, à tout arminianisme, à tout synergisme ; et qu'elle enseigne que Dieu seul sauve et par pure grâce.

Et tamen, et cependant, l'Ecriture Sainte souligne la réalité, la signification, le sérieux, le danger vraiment mortel d'une incrédulité opiniâtre.

C'est ainsi que la Lettre aux Hébreux précise (4 : 2) : « Cette bonne nouvelle nous a été annoncée aussi bien qu'à eux ; mais la parole qui leur fut annoncée ne leur servit de rien parce qu'elle ne trouva pas la foi chez ceux qui l'entendirent. »

Il y a, selon l'Ecriture, une relation entre la proclamation de l'Evangile et la foi. Non pas qu'il y ait quelque « mérite » de la foi. Il ne s'agit ni de synergisme, ni de pélagianisme. Mais, selon l'Ecriture, la décision humaine doit être prise, sans quoi la prédication ne sert de rien.

Le Nouveau Testament prend au sérieux, très au sérieux, la réponse humaine à l'Evangile. L'homme doit choisir (et il s'agit d'un choix décisif) entre la foi et l'incrédulité.

Il y a donc bien une « nécessité » de la foi ; mais en un autre sens que dans le sens ontologique de BARTH.

Certes, BARTH parle souvent de la « décision » de la foi et du

²⁴ PÉLAGE (moine irlandais que combattit S. AUGUSTIN et dont les doctrines furent condamnées au Concile d'Ephèse en 431) rejettait la doctrine du péché original et celle de la prédestination. Selon PÉLAGE, c'est l'homme qui fait son salut ou se perd en choisissant librement, soit le bien, soit le mal.

²⁵ Le « synergisme », tout au long de l'histoire de l'Eglise, enseigne que le salut est pour une part l'œuvre de Dieu et pour une part l'œuvre de l'homme.

²⁶ Le *conditionalis divinus*, de BRUNNER (*Dogmatik*, I, 345-379), établissant la foi comme condition « dans » l'élection marque un retour vers l'arminianisme.

« danger fatal » de l'incrédulité. Nous disons qu'il ne donne pas toute leur force scripturaire à cette décision et à ce danger.

« Celui qui croit au Fils a la vie éternelle, dit l'Evangile selon saint Jean ; celui qui ne croit pas au Fils ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui. »²⁷.

Dans la Sainte Ecriture, il y a une relation entre la foi et le salut. Et la Bible parle avec simplicité de *la foi qui sauve*²⁸ (non pas en tant que cause du salut bien sûr, mais en tant qu'instrument du salut). Et les Réformateurs, avec la Bible, ont parlé de la justification par la foi et du salut par la foi.

BARTH a raison de souligner que le mystère de la foi n'est pas un second mystère en plus ou à côté du mystère de la réconciliation. Mais, nous rangeant du côté des Confessions de foi et de l'enseignement des docteurs réformés, nous disons que BARTH n'accorde pas à la foi toute la place que l'Ecriture Sainte lui donne dans le mystère de la réconciliation.

Le théologien néerlandais H. BERKHOF, dans son ouvrage *Crisis der Middenorthodoxie*, publié en 1953, pose un certain nombre de questions au sujet de la prédication de l'Eglise :

« L'orthodoxie moyenne²⁹, dit-il en substance, prêche le jugement comme un jugement dont nous sommes délivrés ; c'est évidemment un progrès sur le temps où l'on ne prêchait plus le jugement. Mais cette prédication-là du jugement place-t-elle encore l'homme devant une réelle décision ? Certes, le oui de Dieu nous est annoncé dans la Bible, mais justement cette annonce de l'oui de Dieu nous appelle à dire « oui » ou « non ». La décision de Dieu ne rend pas ma décision inutile, mais en fonde toute la signification. Le jugement n'est pas seulement derrière nous, mais aussi en avant de nous, en avant de nous si nous ne croyons pas qu'en Christ il est derrière nous. »

Nous en venons à nous demander si l'antithèse barthienne du « chrétien comme celui qui sait » et de l'« incroyant comme celui qui ne sait pas encore », que l'homme est objectivement sauvé en Jésus-Christ, est une antithèse vraiment biblique.

Selon BARTH, une décision *identique* a été prise *a priori* pour les uns comme pour les autres, toute la différence étant que les uns ont connaissance de cette décision et que les autres (auxquels les premiers doivent l'annoncer) ne le savent pas encore.

²⁷ Jean 3 : 36. Cf. aussi : Hébreux 2 : 3 ; 10 : 29 ; 12 : 25 ; II Thessaloniciens 2 : 13 ; Romains 10 : 8-11 ; Actes 16 : 30-31 ; Jean 3 : 16.

²⁸ Cf. Marc 5 : 34 ; 10 : 52 ; Actes 2 : 21 ; Jacques 2 : 14 ; Hébreux 10 : 39 ; I Pierre 1 : 9.

²⁹ L'orthodoxie moyenne, qui a été très influencée par la théologie de BARTH, est assez en vogue dans certains milieux de l'Eglise réformée des Pays-Bas (Herewormde Kerk), Eglise dont H. BERKHOF fait partie.

Pour BARTH, le *Kerygma*, l'annonciation, la prédication, est une information sur une situation objective donnée.

Mais si, bibliquement, le *Kerygma* est bien une information qui « fait connaître », c'est une information « en vue d'amener à l'obéissance de la foi ».

C'est saint Paul qui, au début de sa lettre aux Romains, affirme qu'il a « reçu la grâce et l'apostolat, pour amener en son nom (au nom de Christ) à l'obéissance de la foi tous les Païens »³⁰.

[Notons en passant que le « tous les Païens » de ce texte, comme le « tous » ou le « tout Israël » ou le « toutes les nations » ou la « totalité des Païens » d'autres textes du Nouveau Testament, n'est pas un « tous » quantitatif exprimant la totalité arithmétique, mais un « tous » qualitatif, nous appelant à ne faire aucune exception de personnes et à annoncer l'Evangile inlassablement et indistinctement à « tous »].

Le Kerygma biblique est donc à la fois « information » et « exhortation en vue d'une décision ».

La venue du Royaume, loin de rendre superflue la décision de l'homme, l'exige avec un sérieux total : « Repentez-vous, car le Royaume des cieux est proche. »

L'auditeur du *Kerygma* doit répondre. *La Croix* — l'événement objectif de la réconciliation — appelle la *repentance et la foi* — l'événement subjectif de la réconciliation.

Et le labeur dogmatique doit saisir dans son mouvement les deux événements : l'objectif et le subjectif. Autrement dit, il n'y a pas seulement le chemin *subjectiviste* de la foi coopérante (au sens synergiste et arminien), et le chemin *objectiviste* de l'impossibilité ontologique de l'incrédulité et de la nécessité ontologique de la foi (au sens barthien).

Il y a aussi le chemin *biblique* de la foi qui donne gloire à Dieu en reconnaissant que le salut est son don exclusif.

Certes, le rejet du Christ, l'incrédulité opiniâtre, est « incompréhensible », mais est, hélas ! une réalité désignée dans la Bible. Le *Kerygma*, à cause de l'incrédulité, amène la « chute » de plusieurs.

Pourquoi finalement les uns persistent-ils dans l'incrédulité, rejetant le salut que Dieu leur apporte ? Et pourquoi les autres croient-ils et persévérent-ils jusqu'à la fin malgré l'assaut de l'incrédulité ? Pourquoi les uns se manifesteront-ils comme des pécheurs « élus en Christ », tandis que d'autres s'obstineront par leur incrédulité à rester « rejetés » malgré l'offre réelle, patiente, miséricordieuse, et l'annonciation qui leur est faite et souvent renouvelée de l'Evangile ? Pourquoi aux uns l'Evangile deviendra-t-il « odeur de vie », alors qu'il restera, à cause de leur incrédulité obstinée, « odeur de mort » à d'aut-

³⁰ Romains 1 : 5.

tres³¹ ? Pourquoi y aura-t-il pour certains une « colère à venir »³², « le jour de la colère et du juste jugement de Dieu »³³ ? Pourquoi, « lorsque le Seigneur Jésus apparaîtra du ciel avec les anges de sa puissance », certains — « ceux qui ne connaissent pas Dieu et ceux qui n'obéissent pas à l'Evangile de notre Seigneur Jésus » — « auront pour châtiment une ruine éternelle loin de la face du Seigneur et de la gloire de sa force », tandis qu'il sera « ce jour-là glorifié dans ses saints et admiré dans tous ceux qui auront cru »³⁴ ? Pourquoi certains connaîtront-ils « le grand jour de la colère de l'Agneau »³⁵, alors que Jésus-Christ a « racheté par Son sang des hommes de toute tribu, de toute langue, de tout peuple, et de toute nation »³⁶ ? Pourquoi la « Bête » et le « Faux Prophète » seront-ils « jetés vivants dans l'étang ardent de feu et de soufre »³⁷, avec le « Diable »³⁸, et « seront tourmentés aux siècles des siècles »³⁹, tandis que d'autres « serviront Dieu et verront Sa face »⁴⁰ ? Pourquoi y en aura-t-il « dehors »⁴¹, alors que les autres auront « droit à l'arbre de vie et d'entrer par les portes de la ville »⁴² ?

Nous ne le savons pas.

Dieu le sait et a ses raisons⁴³.

C'est le fait mystérieux de la « prédestination » que la Bible révèle et que l'Eglise atteste dans ses Confessions de foi.

Et la prédestination assure, dans son mystère même, l'humilité des croyants et leur persévérance dans un combat constant, comme elle donne gloire au Dieu souverain d'amour et de justice, Père, Fils et Saint-Esprit.

Ceux qui croient d'une vraie foi savent que « tout sujet de gloire est exclu »⁴⁴, et que « celui qui se glorifie ne peut se glorifier que dans le Seigneur »⁴⁵.



Dans la doctrine réformée traditionnelle, que nous croyons légitimement fondée sur l'Ecriture, nul ne se demande jamais quelle est

³¹ II Corinthiens 2 : 14-17.

³² I Thessaloniciens 1 : 10.

³³ Romains 2 : 5.

³⁴ II Thessaloniciens 1 : 7-10.

³⁵ Apocalypse 6 : 16-17.

³⁶ Apocalypse 5 : 9.

³⁷ Apocalypse 19 : 20.

³⁸ Apocalypse 20 : 10.

³⁹ Ibid.

⁴⁰ Apocalypse 22 : 3.

⁴¹ Apocalypse 22 : 15.

⁴² Apocalypse 22 : 14.

⁴³ Romains 11 : 33-36.

⁴⁴ Romains 3 : 27.

⁴⁵ I Corinthiens 1 : 31.

la volonté « cachée » de Dieu. C'est en Christ, le Dieu « révélé », que le croyant fonde l'assurance de sa miséricordieuse élection. Mais, croyant en Christ, assuré ainsi de son élection, le fidèle, croyant par Christ en son élection éternelle, sait que sa décision de foi, réelle, personnelle, finalement indéfectible, ne reçoit sa « réalité », sa « personnalité », son « indéfectibilité », que du Dieu Père, Fils et Saint-Esprit, qui élit à salut — selon le conseil de sa volonté — qui il veut⁴⁶.

Dans la nouvelle doctrine barthienne, où chacun est à la fois rejeté et élu, c'est l'assurance-même, retrouvée dans l'Evangile par les Réformateurs, qui vacille et se dissout dans le vide qui est là : entre la certitude de l'élection de tous en Christ, et le doute sur le salut final de tous au dernier jour. L'assurance, fondée sur le fait de l'élection de tout homme en Christ, ne peut tenir que dans la perspective de l'apocatastase, du salut quantitatif universel. Dans les perspectives équivoques de la doctrine barthienne, toute assurance ne tombe-t-elle pas ?

BARTH le sent à tel point que dans un texte récemment (1957) paru en français : « L'humanité de Dieu », il incline, comme le prévoyait BERKOUWER dès après la guerre, vers l'apocatastase.

« Ne nous laissons pas entraîner, écrit-il en substance, par cette espèce de peur que la seule idée d'apocatastase répand autour d'elle. Colossiens 1 : 19 ne nous permet-il pas d'interpréter valablement la doctrine du salut universel ? Le danger d'indifférence ou d'antinomisme qui pourrait résulter de cette doctrine, est-il plus grave que le péril d'une théologie foncièrement légaliste et donc sinistre sur l'essentiel ? »⁴⁷.

Pour nous, nous nous en tenons à la Confession de nos pères à Dordrecht, à — je reprends les termes mêmes de Dordrecht :

« cette doctrine de l'assurance et de la persévérance des vrais fidèles que Dieu nous a révélée dans sa Parole, à la gloire de son saint Nom, et pour la consolation des âmes pieuses, et qui est imprégnée dans le cœur des élus. Elle est de telle nature qu'on ne peut pas la comprendre : Satan la hait, le monde s'en moque, et les ignorants et les hypocrites la combattent. D'un autre côté, elle a toujours été chérie par l'épouse de Jésus-Christ, qui l'a défendue comme son trésor inestimable, lequel Dieu conservera si bien que les machinations, ni



⁴⁶ On s'étonne que P. MAURY (*op. cit.*, p. 49) ait pu écrire que « Calvin parlait avec angoisse » des « labyrinthes mortels » de la prédestination.

⁴⁷ P. MAURY (*op. cit.*, p. 49) écrit cependant : « Il serait aussi peu fidèle de parler de salut universel comme d'une affirmation biblique. Dans l'Evangile de l'amour, — et pas seulement dans l'Ancien Testament —, il est question de la « colère de Dieu qui se révèle du ciel ». Et c'est Jésus lui-même qui parle du « feu éternel préparé pour le diable et ses anges » et où les maudits accompliront leur vie mauvaise. »

aucunes forces ne prévaudront jamais contre ceux qui la possèdent »⁴⁸.

J'ajoute, après ce schéma rapide, que lorsque Pierre MAURY et Karl BARTH prétent à l'orthodoxie réformée une pensée d'« équilibre », de « parallélisme », entre « élus » et « damnés », et qu'ils lui reprochent d'enseigner que « la volonté d'endurcir est équivalente en Dieu à la volonté de sauver »⁴⁹, il y a là une grave méconnaissance de la doctrine de nos Confessions de foi et de nos docteurs.

Certes, on trouvera, ça et là, de rares dogmaticiens réformés qui semblent se reconnaître sur ce point dans l'idée que MAURY et BARTH se font de l'orthodoxie⁵⁰.

Mais la doctrine de nos docteurs (de Jean CALVIN à BERKOUWER en passant par Théodore DE BÈZE, Pierre MARTYR VERMIGLI, Pierre DU MOULIN, Abraham KUYPER, Herman BAVINCK, Auguste LECERF, etc...), et surtout — car c'est cela qui importe — la doctrine de nos Confessions de foi, n'enseignent aucunement ce « parallélisme » et cette « équivalence ».

Il suffit de relire attentivement l'article XII de la *Gallicana* et l'article XVI de la *Belgica* pour s'en convaincre.

Bien plus, les Canons de Dordrecht rejettent expressément un tel « parallélisme », une telle « équivalence » tout au long des articles de leur Section I. Et quand, dans la conclusion des Canons, nos pères ont rejeté, détesté, l'idée que « l'élection est la source et la cause de la foi et des œuvres bonnes de la même manière que la réprobation est la cause de l'incrédulité et de l'impiété », c'est bien toute « symétrie », en ce qui concerne la double prédestination, qu'ils ont catégoriquement répudiée.

Selon la doctrine réformée, le conseil éternel du Dieu trinitaire ne peut aucunement servir de « principe » pour rendre compte « symétriquement » de la foi et de l'incrédulité, de l'élection et de la réprobation.

Comme le souligne BAVINCK dans sa *Doctrine de Dieu*, qui constitue le second volume de sa *Dogmatique réformée* :

« En un certain sens, la chute, le péché et le châtiment éternel sont compris dans le décret de Dieu et voulus par Lui. Mais ceci n'est vrai qu'en un certain sens seulement et non pas dans le même sens que la grâce et le salut. La grâce et le salut sont les objets de sa joie ; mais Dieu ne se réjouit pas du péché, et ne prend pas plaisir à châtier. Quand il fait servir le péché à sa gloire, il le fait par le moyen de l'exercice de sa toute-puissance, mais la glorification de Dieu est contraire à la nature du péché. »

⁴⁸ *Canons de Dordrecht*, Section IV/XV.

⁴⁹ Pierre MAURY, *op. cit.*, p. 52.

⁵⁰ Cf. Cornelius VAN TIL (souvent mieux inspiré), dans *The Defense of the Faith*, 1955, p. 413 : « Well. I do indeed maintain the equal ultimacy of election and reprobation. »

Et un peu plus loin :

« Quoique d'un côté, eu égard au caractère tout inclusif et immuable du conseil de Dieu, il ne soit pas faux de parler d'une double prédestination (*gemina prædestinatio*) ; néanmoins, d'un autre côté, nous devons être attentifs à garder en l'esprit que dans un cas la prédestination est d'une nature différente que dans l'autre. »

Et, après avoir montré que l'expression : « Dieu a prédestiné quelques hommes à la damnation », est incorrecte en ce sens que Dieu n'a pas « ordonné les moyens en vue d'une fin » (à savoir la réprobation), et après avoir montré que la Bible emploie les mots *prothesis* (dessein), *prognosis* (prescience), *proorismos* (prédestination), presque exclusivement en ce qui concerne la prédestination à la gloire, BAVINCK ajoute, en parfaite conformité avec l'enseignement de nos Confessions de foi :

« Ils se trompent ceux qui co-ordonnent la "prédestination à la mort éternelle" et la "prédestination à la vie éternelle" et voient la première comme un "but" dans le même sens que la seconde ; s'il est vrai que certains "individus" constituent l'objet de la réprobation, la "race humaine" sous une nouvelle Tête, à savoir Christ, est l'objet de l'élection ; ainsi ce ne sont pas seulement certains individus qui sont sauvés, mais la race humaine elle-même avec tout le cosmos... Ainsi l' "état de gloire" est la fin réelle et directe de la création, encore que ce but soit subordonné à l'exaltation de Dieu. »⁵¹.



La Foi réformée refuse de se laisser envahir par une logique spéculative, quelle qu'elle soit, et, suivant l'Ecriture Sainte, confesse le Dieu trinitaire qui, ensemble, prédestine souverainement en son conseil éternel, et agit et se révèle réellement, concrètement, librement, tout au long de l'histoire complexe de ses créatures responsables.

L'éternité n'engloutit pas la signification réelle du temps. La réalité temporelle de nos existences et de nos décisions humaines n'est pas accablée par un *fatum* qui ferait de nous des marionnettes. L'incarnation humaine du Fils éternel de Dieu, la croix de sa passion et de notre rédemption ne sont pas l'illustration docétique d'une « idée », mais la Révélation concrète et historique de l'amour inimaginable du Dieu vivant.

Le salut vient de l'éternité, du conseil éternel du Dieu Père, Fils et Saint-Esprit. Et, cependant, le salut est et se réalise *dans l'histoire*.

La prédestination éternelle ne dévore pas notre responsabilité temporelle, ni la décision divine, la nôtre.

⁵¹ *Gereformeerde Dogmatick*. Trad. angl. The Doctrine of God., pp. 389-391.

Et notre justification dans le temps par le sang de Jésus-Christ et par le moyen de notre foi, comme la sanctification des impies justifiés que nous sommes par grâce, gardent toute leur « réalité », toute leur « actualité », toute leur « nécessité », comme aussi notre combat quotidien « de peur d'être rejetés »⁵². Et cela non pas « contre » ou « malgré » notre élection éternelle en Christ et notre certitude de la persévérence, mais « à cause de » cette certitude et de notre élection éternelle.

Quand l'Ecriture, et avec elle nos Confessions de foi, parlent du conseil, du dessein éternel de Dieu, elles nous conduisent vers les profondeurs de ce qui s'est approché de nous dans l'Evangile. C'est cet Evangile historique qui nous ouvre aux perspectives du dessein éternel et pointe vers la décision divine trinitaire qui nous pré-destine, vers le PRÉ-éternel de Dieu.

« En Christ, Dieu nous a élus *avant la fondation du monde...*, nous ayant *prédestinés* dans son amour à être ses enfants d'adoption par Jésus-Christ, selon le bon plaisir de sa volonté..., nous faisant connaître le mystère de sa volonté, selon le bienveillant dessein qu'il avait formé en lui-même, pour le mettre à exécution lorsque les temps seraient accomplis, de réunir toutes choses en Christ, celles qui sont dans les cieux et celles qui sont sur la terre. En lui, nous sommes aussi devenus héritiers, ayant été *prédestinés* suivant la résolution de celui qui opère toutes choses d'après le conseil de sa volonté. »⁵³.

Nous n'avons pas le droit d' « historiciser » *cette révélation historique* en la coupant de la perspective qu'elle nous ouvre sur le *conseil éternel* de la Trinité qui, avant la fondation du monde, prédestine en Christ les élus qu'elle veut.



Ajoutons enfin que, contrairement à ce que beaucoup pensent, le locus « De prædestinatione » n'est central ni dans les Confessions de foi, ni dans l'enseignement commun des docteurs réformés.

Cela est si vrai que le *Catéchisme de CALVIN* (de 1542-45) n'en parle pas et que le *Catéchisme de Heidelberg* n'y fait allusion que dans ses questions 52 et 54.

C'est François WENDEL, dans son beau livre sur *Calvin*⁵⁴, qui remarque que, « depuis qu'Alexandre SCHWEIZER en 1844 et Ferdinand-Christian BAUR en 1847 ont prétendu que la prædestination était la doctrine centrale de la théologie de CALVIN et que d'elle découlait toute l'originalité de son enseignement, les historiens et les dogma-

⁵² I Corinthiens 9 : 27.

⁵³ Ephésiens 1 : 4-5 et 9 à 11.

⁵⁴ F.WENDEL, *Calvin. Sources et évolution de sa pensée religieuse*, Paris, 1950, p. 200.

ticiens ont répété cette affirmation pendant trois quarts de siècle comme un article de foi qu'il n'était même pas besoin de vérifier ».

C'est en vain que des calvinistes modernes, comme KUYPER, BAVINCK et LECERF, ont protesté contre cette « centralisation » pré-destinationne de la pensée du Réformateur.

Comme souvent dans l'histoire de l'Eglise, ce sont les adversaires de la doctrine biblique de la prédestination qui ont contraint CALVIN et l'Eglise réformée à préciser et à développer leur enseignement sur ce *locus*. Les fameux « cinq points du calvinisme »⁵⁵, enseignés en suite des décisions de Dordrecht, ne sont aucunement le résumé d'ensemble et équilibré de la foi réformée⁵⁶.

Comme l'a si justement dit le théologien réformé néerlandais OORTHOYS : « Dans le grand siècle de la Réformation, quoique tous les Réformateurs aient confessé la prédestination, c'est la justification par la foi seule qui formait le centre rayonnant de la théologie chez CALVIN comme chez LUTHER. Un des plus beaux témoignages de cette vérité est le *Catéchisme de Heidelberg*, dont tous les enseignements convergent vers la justification de l'impie ou en rejettent tour à tour. »⁵⁷

Pour l'Eglise, ses prédicateurs, ses fidèles, le nombre des élus en Jésus-Christ est bien, comme BARTH le souligne⁵⁸, un nombre « ouvert ». Et l'Eglise ne doit, et ne peut établir aucune « limite » à ce nombre. Comme le dit encore BARTH, « le croyant ne peut pas reconnaître une réalité dernière dans l'incroyance d'un autre »⁵⁹.

Nous ne nous adressons pas aux hommes comme à des « élus » et à des « réprouvés », mais comme à des pécheurs semblables à nous-mêmes, que Dieu appelle obstinément, patiemment, tout au long de l'histoire et de leur vie, à l'Evangile de son amour, et cela malgré leur péché et leur incrédulité, contre leur péché et leur incrédulité.

Et notre joie, notre paix, notre assurance, face au péché et à l'incrédulité, face au diable et aux démons, c'est que le nombre⁶⁰ certain des élus, connu de Dieu seul, sera parfait, entier, total, quand Jésus-Christ, à la fin de l'histoire, paraîtra dans sa gloire.

(A suivre).

⁵⁵ Les « cinq points du calvinisme », définis à Dordrecht (l'incapacité totale des hommes en ce qui concerne le Salut, — l'élection inconditionnelle, — le « nombre » particulier des rachetés de Jésus-Christ, — la grâce irrésistible, — la persévérance des saints) n'ont jamais été historiquement qu'une réponse aux cinq erreurs proposées par les Arméniens dans le document composé à Gouda (Pays-Bas) en 1610 et connu sous le nom de « Remonstrantie ».

⁵⁶ Certains « calvinistes », impressionnés par l'adversaire, ont tenté parfois de ranger sous les « cinq points » l'ensemble de la pensée calviniste. Cf. par exemple : Ben A. WARBURTON, *Calvinism. Its history and basic principles, etc...* Grand Rapids, U.S.A., 1955.

⁵⁷ OORTHOYS, *art. cit.*, p. 219.

⁵⁸ K.D., II, 2, p. 446.

⁵⁹ K.D., *id.*, p. 360.

⁶⁰ Actes des Apôtres 2 : 39 et 47.

UN BASTION DE LA REFORME : LES GRISONS

par Gabriel MUTZENBERG

Un coup d'œil sur la carte confessionnelle nous convainc : les Alpes sont une forteresse du catholicisme. En Bavière comme en Autriche et en Italie, en France, et même en Suisse. A quoi cela tient-il ?

Longtemps, la montagne a fait peur. Les sommets, roc et glace, en demeuraient lointains, inaccessibles ; les vallées lourdes de peurs et d'ombre. Ses génies la défendaient, et, que ce soit haut sur la pente ou tout au fond du val, le village vivait sous leur menace : torrents, chemins coupés, éboulements, avalanches, bêtes sauvages. Les sentiers traversant le pays évitaient de pénétrer dans des gorges effrayantes par de longs détours, jusqu'au-dessus de la limite des arbres. Dans les maisons à fenêtres étroites, la superstition se mêlait à la foi, ou se maintenait à côté d'elle. Quant à l'Eglise dressant partout chapelles et croix, elle se présentait comme la puissance qui chasse les démons et assure l'au-delà. Les 153 caissons peints du plafond de l'église aujourd'hui évangélique de Zillis, en amont de la Via Mala, racontent avec maîtrise, dans le style de l'enluminure romane, la victoire de Jésus-Christ, arche parfaite, sur le monde ténébreux des océans : la bordure, composée presque exclusivement de monstres marins, bipèdes ou quadrupèdes à puissantes ailes, n'encerle pas entièrement l'histoire du salut ; une issue reste ouverte vers la vie éternelle.

Cette église étonnante, bercée par le grondement éternel du Rhin postérieur, attend le pèlerin depuis un millénaire sur l'une des voies internationales à travers les Alpes les plus importantes, fréquentée dès avant l'époque romaine. L'épouvante a beau gémir au fond des gorges, la superstition se terrer dans les grottes et les esprits malins errer sur les glaciers ou tordre en tempête les cimes des sapins, mer infinie, l'Esprit, qui souffle où il veut, souffle aussi dans cet univers tourmenté à travers les étroits corridors des cols.

L'aube.

Déjà, les aspirations à la liberté politique y ont fleuri. C'est sur la route du Gothard, ouverte hardiment au début du XIII^e siècle par la construction de passerelles dans les gorges de la Reuss et du fameux Pont du Diable, que se développent les communautés montagnardes qui sont à l'origine de la Confédération Suisse. La Rhétie, à cheval sur les Alpes, importante liaison entre l'Allemagne et l'Italie par le Lucmanier, et, surtout, le Splügen et le Septimer, voit éclore aux XIV^e et XV^e siècles, sur son sol encore en grande majorité de culture romane, les fédérations de juridictions souveraines qu'on appellera les Trois Ligues.

Cette conquête de l'autonomie prépare la voie à l'Evangile, ferment en éveil dans le haut pays depuis plusieurs siècles. Nos lointains ancêtres dans la foi, les disciples de Pierre VALDO, s'y maintiennent tant sur le versant italien que français. Zurich, porte du Gothard, est conquise par Ulrich ZWINGLI, ce fils authentique des Alpes, qui en fait la première cité réformée (1525). Bientôt, l'Europe entière est secouée par les idées nouvelles. Le chevalier allemand Ulrich von HUTTEN, plume acérée et lame courageuse, s'écrie à l'aube de ce mouvement qu'il n'aura pas le temps de voir triompher — il meurt en solitaire sur l'île d'Ufenau, où ZWINGLI l'avait accueilli (1523) : « O siècle ! les études fleurissent, les esprits s'éveillent ; c'en est un plaisir de vivre ! » Dans le calme des cabinets, puis dans l'effervescence des disputes publiques et des manifestations populaires, la vérité fait son chemin.

Les vallées rhétiques ne restent pas à l'écart : les idées marchent sur les grandes routes, passent de bouche en bouche, de main en main, enfermées mais vivantes dans les caractères encore humides de l'imprimerie. Les paysans grisons, économiquement accablés par l'Eglise et non sans mépris pour l'évêque de Coire, ami de leurs ennemis lors de la guerre de Souabe, les accueillent avec empressement.

Elles viennent du Nord ; elles viennent du Sud. Les Grisons connaissent les thèses de LUTHER, suivent la réforme de Zurich avec attention ; des moines italiens convertis à l'esprit nouveau s'y réfugient.

Très tôt, nombre de communautés se décident pour le pur Evangelie. L'autonomie ecclésiastique, point rare à la fin du XV^e siècle déjà, se voit consacrée par l'Article d'Illanz de 1526 : les paroisses choisissent elles-mêmes leurs conducteurs spirituels. Une telle loi, on le devine, n'est pas du goût de l'évêque. Le chapitre de la cathédrale lutte de toutes ses forces contre la Réforme naissante. En 1523, il chasse de l'école de l'évêché un magister trop ami de ZWINGLI à son gré : Jacob SALZMANN ; la ville crée une école pour lui. En même

temps, le prévôt de la cathédrale ne pouvant exercer sa charge de titulaire de la paroisse de St-Martin, elle prend sur elle d'appeler comme prédicateur Jean COMANDER, lui aussi ami, alors qu'il étudiait à Bâle, du réformateur zurichois. La réponse tarde un peu, mais n'est que plus cinglante : à Noël 1525, le chapitre accuse le pasteur, en train de gagner la cité, de semer la révolte dans le peuple. Les cantons du centre de la Suisse, qui de plus en plus se font les champions de Rome, réclament même de leurs alliés les Trois Ligue, en échange de leurs bons offices dans la guerre qui oppose les montagnards grisons à l'aventurier Jean-Jacques DE MÉDICIS, l'expulsion de COMANDER. L'heure sonne de la confrontation décisive.

Dans l'absolue certitude que son enseignement respecte la vérité, le réformateur le résume en 18 thèses, dont la principale déclare que l'Eglise se fonde sur la seule Parole de Dieu. Au début de janvier 1526, il les défend à Ilanz, en présence de six députés du Bundestag, assemblée des délégués de toutes les juridictions des Ligues. Sous la voûte en gothique battant neuf de l'église Ste-Marguerite, les défenseurs de l'ancienne foi occupent la chaire par d'interminables discours. Aussi, quand COMANDER voudra exposer l'ensemble de sa doctrine, les assesseurs du Bundestag, le temps de la joute leur semblant écoulé, l'interrompront. Une victoire nette échappera ainsi aux évangéliques.

Toutefois, le prédicateur de St-Martin continue son œuvre sans être inquiété. Dans les vallées, de nombreux pasteurs pensent comme lui. En 1527, on ne célèbre plus la messe dans les trois chefs-lieux des Ligues : Coire, Davos, Ilanz. Dans le Prättigau, le mouvement s'était affirmé dès 1524 déjà. En Engadine, il s'était amorcé la même année, mais avait fait long feu. A Vicosoprano, dans la vallée, italienne de langue aujourd'hui, du Bregaglia (et non plus romanche parce que réformée par des réfugiés italiens), l'année 1529 marque le tournant.

Réformateurs laïcs.

Si l'Esprit souffle où il veut, il se sert aussi de qui il veut : parmi les artisans de la Réforme dans les Grisons, les uns sont clercs, les autres laïcs ; ceux-ci fils du pays comme Jean COMANDER, Philippe GALLICUS, Jean TRAVERS, poète et capitaine plus que réformateur ; ceux-là venus d'ailleurs, d'Italie principalement, de plus en plus pourchassés par l'Inquisition à mesure que le siècle avance.

L'apport de ces derniers n'est pas toujours tout profit pour la République des Trois Ligues. Leurs doctrines fantaisistes sèment la division dans les communautés et ressuscitent parfois les idées anabaptistes condamnées en février 1526. C'est pourquoi le Bundestag, le 14 janvier 1537, accorde à COMANDER et à ses amis le droit de surveillance sur les prédicants à l'œuvre dans le pays. Les bases du

Synode évangélique rhétique, assemblée de tous les pasteurs qui demeure aujourd’hui encore, fait unique dans l’histoire, l’autorité supérieure de l’Eglise réformée des Grisons — ses décisions administratives devant toutefois être ratifiées par le Grand Conseil évangélique composé de tous les députés protestants — sont ainsi jetées.

**Jésus-Christ dans le cœur,
seule image !**

L’un de ces réfugiés, particulièrement illustre, joue un rôle important dans les vallées de langue italienne. Juriste à la Curie romaine et nonce apostolique aux cours princières d’Allemagne, ce qui lui vaut l’évêché de Capo d’Istria, il est accusé d’hérésie à Worms, en 1540, à cause de ses rapports amicaux avec les protestants. Pour écrire contre eux, il se met à l’étude de leurs œuvres. Le résultat en est décisif. Présent au début du Concile de Trente, il est de ceux qui veulent faire venir MÉLANCHTON. Dès lors, sa rupture avec l’Eglise se dessine de plus en plus nettement. En 1548, il se reconnaît réformé, se tourne vers les Grisons et la Suisse, prêche la Réforme à Poschiavo de juillet à septembre 1549, terrain bien préparé par la présence de descendants d’un mouvement hérétique du moyen âge, d’une première réforme, laïque, semble-t-il, et du ministère de tranquille persuasion du moine augustin Jules DE MILAN.

Pierre-Paul VERGERIO, car c’est lui, ne se contente pas de demi-mesures. Il dénonce avec fougue les erreurs romaines, fait éclater au grand jour la vérité qui couvait au fond des cœurs. A sa parole, des hommes se déclarent résolument, une communauté se constitue. Paisiblement. Chacun demeurant libre de sa décision. Car, à cette époque, on est encore tolérant dans le pays des Ligues. Les communes choisissent leur foi. Plusieurs même sont paritaires et le resteront, les deux confessions utilisant parfois le même sanctuaire. Poschiavo est de ce nombre.

La bonne intelligence qui règne entre catholiques et protestants ne durera pas. A Poschiavo, VERGERIO a trouvé la collaboration qu’il rêve : une imprimerie au Sud des Alpes, d’où ses pamphlets contre la papauté pourront s’envoler vers la péninsule. Plume infatigable, il ne publiera pas moins de 171 opuscules...

L’automne 1549 le voit apparaître à Chiavenna, pour apaiser des dissensions théologiques, puis à Bâle. En janvier 1550, il se remet en route pour les montagnes grisonnes, répondant à l’appel de Vicosoprano, déjà passé à la foi nouvelle par le ministère de Bartholomé MATURO, ancien prieur du couvent des Dominicains de Crémone. En trois ans, tout le Bregaglia « des idoles papistes » se tourne vers le

vrai Dieu. VERGER, en effet, bien que n'ayant pas étudié la théologie, s'entend à merveille, dans ses sermons, à démolir pour reconstruire sur des bases nettes. « L'Evangile seul, dit-il à Bondo, et non les sculpteurs ou les peintres, nous présente Christ sous son aspect divin, dans sa bonté et charité... Celui qui tient gravée dans son cœur l'image de Jésus-Christ vit déjà au paradis et n'a que faire d'images créées par l'homme. » On comprend que ses auditeurs, comme un an auparavant, dans l'église gothique de S. Gaudenzio à Casaccia, lieu fameux de pèlerinage, aient débarrassé leur sanctuaire, sobre édifice roman, de ses vains ornements (15 août 1552).

Alors qu'il poursuit ainsi avec succès son ministère d'évangéliste, sa plume ne chôme pas, non plus que l'imprimerie Landolfi de Poschiavo. Au sujet de cette dernière, écharde particulièrement douloureuse dans la chair de l'Eglise romaine, le nonce du pape Bernard BIANCHI, le 7 juin 1561, présente au Bundestag, réuni à Coire, les doléances de son maître. Une session extraordinaire se réunit à ses frais quatre mois plus tard dans la petite ville d'Ilanz. Les délégués des communes souveraines y déclarent que le pays ayant jusqu'ici vécu dans la paix confessionnelle, il sera veillé à l'avenir que rien ne sorte des presses de Poschiavo qui contredise l'Ecriture ou blesse l'honneur de Sa Sainteté. Le nonce s'en va, mordant furieusement la chaîne d'or qu'il porte au cou.

A cette heure, prélude à tous les coups perfides de la Contre-Réforme, l'ex-évêque de Capo d'Istria a quitté depuis longtemps le sol grison. Il y revient de temps à autre pour affermir les Eglises qu'il a fondées et prendre contact avec son imprimeur. Conseiller, à Tubingue, du duc CHRISTOPHE de Würtemberg, il meurt le 4 octobre 1565. Il s'était rendu en Pologne pour y soutenir la Réforme et n'avait pas manqué, lors de l'intervention du nonce du pape, d'écrire aux Trois Ligues.

Un réformateur partisan du maintien de l'évêché.

Si Pierre-Paul VERGERIO représente la fougue pamphlétaire de la Réforme, Jean TRAVERS, de Zuoz, en Haute-Engadine, en incarne la réflexion profonde et lente, la crainte de rompre avec l'Eglise millénaire des papes, la prudence politique peut-être exagérée. TRAVERS est pleinement homme de la Renaissance. Sa vie commence par l'aventure. A huit ans, il quitte la maison paternelle et n'y rentre, alors que déjà on s'est partagé sa part d'héritage, que treize années plus tard. Bientôt chambellan de l'évêque de Coire, il participe à la bataille de Marignan, est nommé capitaine-général de la Valteline récemment

conquise en 1517, puis élevé deux ans après à la noblesse par l'empereur MAXIMILIEN ; alors, il peut être landammann.

Les années 1525-27 constituent le premier tournant de sa carrière. Chef de l'armée des Ligues contre le condottiere Jean-Jacques DE MÉDICIS, puis ambassadeur à Milan pour tenter de conclure la paix, il est au retour traîtreusement arrêté et enfermé avec sa suite dans la forteresse de Musso, au bord du lac de Côme. De cette aventure, dont il a pu savourer toute l'amertume, pendant six mois, la première œuvre littéraire en langue romanche sortira : un poème épique racontant la guerre, et demeuré manuscrit jusqu'en 1934. Voici donc TRAVERS écrivain. En 1534, il écrit un drame biblique : *L'histoire de Joseph*, suivi du *Fils prodigue*, en 1542. Bien avant la représentation du premier, il a nettement pris position pour la liberté de prédication sur le territoire de la République. En 1537, il assiste à la dispute de religion de Susch, en Basse-Engadine, et en note, chroniqueur impartial, le déroulement complet. En 1539, il collabore, à la demande de BULLINGER, de Zurich, à la fondation du collège Nicolas, à Coire ; là, non seulement, les futurs prédicants pourront se préparer, avant de poursuivre leurs études à Zurich, Bâle, et, plus tard, Genève, mais aussi les fils des familles nobles. Les réformés, voyant TRAVERS user de toute son influence en faveur de l'école, pensent qu'il va maintenant se déclarer ouvertement pour eux et entraîner avec lui la Haute-Engadine, jusque-là réfractaire. Illusion. Le capitaine humaniste et magistrat réfléchit, étudie, compare, hésite. Il est à la porte, mais n'entre pas.

BULLINGER alors se fait pressant. Le 27 novembre 1551, il lui envoie l'opuscule de CALVIN, *De superstitionibus*, accompagné d'une exhortation sérieuse. Le vieillard attend un an huit mois pour répondre. Désormais, il ne suivra plus la messe, mais seulement la prédication qui la précède. Le réformateur zurichois, le 15 septembre 1553, lui fait tenir un traité sur la Sainte-Cène et condamne la messe avec force. TRAVERS, enfin, comprend. Il obtient du Conseil de Coire l'envoi, pour un mois, de Philippe GALLICCIUS, professeur au Collège Nicolas. Dès le 5 février 1554, la chapelle Ste-Catherine de Zuoz, alors la deuxième localité du pays, se remplit tous les deux jours pour entendre prêcher celui qui avait si brillamment triomphé à Susch. Les prêtres ont la parole le matin ; l'après-midi, le réformateur répond. La majorité, bien que l'évêque Thomas PLANTA soit de Zuoz, se prononce pour la Réforme. Pour que les images disparaissent de l'église, il faudra toutefois que le Synode envoie, en novembre de la même année, Duri CHIAMPPELL, auteur, plus tard, de la première histoire de la Rhétie. La Haute-Engadine, peu à peu, suivra. Fait piquant, la chapelle où prêcha GALLICCIUS est redevenue, autour de 1900, par le jeu d'une habile diplomatie, sanctuaire catholique !

TRAVERS, cette fois, semble bien décidé. Lui qui s'en fut en ambassadeur auprès de **CHARLES-QUINT**, du roi **FERDINAND I^e**, de la Sérénissime République, couvert de gloire et respecté de tous, se fait admettre, vieillard de 70 ans, au nombre des pasteurs de l'Eglise évangélique par le Synode. Il sait qu'on manque de prédicateurs romanches — c'est, hélas ! de nouveau le cas aujourd'hui — et lit clairement son devoir.

Regardera-t-il en arrière après avoir tant hésité ? Une fois encore, il déçoit l'espoir des réformés. En 1560, c'est lui, le bras droit paralysé et presque aux portes de la mort, qui accourt à Coire avec son fils et son petit-fils, alors chambellan de l'évêque, pour sauver l'évêché de la sécularisation. Le pasteur **FABRIZIUS**, qui a succédé à **COMANDER** quelques années auparavant, a beau l'adjurer de servir l'Eglise dont il est ministre, il demeure inflexible. Sa famille a trop d'intérêts à l'évêché. Voir disparaître le chapitre dont il a si longtemps été le protecteur lui paraît au-dessus de ses forces. Qui sait d'ailleurs si la sécularisation n'entraînerait pas des difficultés politiques avec l'Autriche ?

A quels mobiles avant tout obéit-il ? **FABRIZIUS**, dans son amer-tume, s'écrie : « Il agit pour son avantage ; il songe à lui et aux siens... Si seulement il n'était jamais monté en chaire !... » Exagération ?

En tout cas, après sa mort, **BULLINGER** voit en lui le vrai protecteur de la Réforme dans les Grisons. Il convient d'ajouter que Jean **TRAVERS**, bien que convaincu de la nécessité d'une profonde réforme de l'Eglise, continuait de la concevoir dans son universalité, et appelait le pape, à la différence de beaucoup de ses coreligionnaires, Sa Sainteté et non l'Antéchrist. Dans son testament, il confesse la sainte foi catholique, ainsi que la doctrine de l'Evangile, « telle qu'elle est actuellement enseignée dans notre Eglise, et pour laquelle je me suis publiquement déclaré ». Pouvait-il prévoir quelles armes, dès la fin du siècle, les évêques de la Contre-Réforme lèveraient contre son peuple ?

La Bible romanche.

VERGERIO juriste, **TRAVERS** homme d'Etat, les laïcs occupent une place importante dans le développement de la Réforme dans les Grisons. A ces deux noms, un troisième au moins mérite d'être ajouté : Jacques **BIFRUN**, juriste lui aussi, et lui aussi ami d'études de **ZWINGLI**. Fils de Samedan, dans la Haute-Engadine, il traduit en romanche d'Engadine (ladin) les premiers ouvrages qu'on imprimera dans cette langue : le catéchisme de **COMANDER** (chez Landolfi, 1552), puis

le Nouveau Testament (1560). La Bible ladine ne paraît qu'un siècle plus tard, en 1679, à Scuol, en Basse-Engadine. Une édition moderne complètement révisée porte le millésime 1953. Quant au romanche de la Surselva (vallée du Rhin), il possède aussi sa version. Le Nouveau Testament date de 1648, la Bible de 1718, mais on travaille à une nouvelle traduction. Le Nouveau Testament et les Psaumes ont paru en 1954.

La Contre-Réforme.

Des noms, des dates, des faits : nous sommes en pleine histoire. En dehors de l'actualité ? Que non pas ! Comme à la fin du xvi^e siècle, la Réforme continue. Timidement, il est vrai. La Contre-Réforme, qui elle aussi continue, a, hélas ! plus de succès.

Des menaces, des paroles enflammées, des malédictions, des guerres, et des armées de capucins, tel est son visage dans les Grisons. Le Concile de Trente avait inscrit sur son drapeau : « Maudits les hérétiques ! ». Partout, dès lors, le catholicisme, né à un absolutisme inquisiteur et policier, lève ses troupes. Des collèges capables de concurrencer les excellentes écoles réformées se fondent. A Milan, seize places gratuites sont réservées pour des jeunes Grisons au Collège Helvétique. Rome sait que des prêtres ignorants, frivoles, plus attachés aux bénéfices de leur charge qu'à l'apostolat, ne peuvent rien contre une prédication sérieuse de la Parole de Dieu qu'accueille une soif intense de libération. Elle voit bien que la Réforme, en dépit de la vigoureuse réaction catholique, continue de progresser dans les Grisons. Il lui faut donc une nouvelle milice, bardée de dogmes fermes, de moyens d'enseignement persuasifs et d'intimidation, consacrée totalement, fanatiquement, à l'accroissement de son empire. Déjà, Charles BORROMÉE, en 1583, réussit par la parole et par le feu — les protestants, dont douze femmes, qui refusent d'abjurer, sont brûlés comme sorciers — à extirper du Val Mesocco la foi évangélique. Si l'évêque Petrus RASCHER, petit-fils de Jean TRAVERS, se montre tolérant, son successeur JEAN V FLUGI (1601), qui a été formé à Milan, attise de tout son pouvoir le feu de la Contre-Réforme. La pression politique des V Cantons catholiques du centre de la Suisse, de l'Autriche et de l'Espagne s'ajoute à ses efforts. Dans les communes paritaires, intrigues et brimades tentent de décourager les réformés. Enfin, comme tout cela ne suffit pas, la violence s'auréole de sainteté. Tuer les protestants, c'est faire œuvre pie. La Valteline, où l'administration grisonne se révèle trop souvent corrompue, connaît sa Saint-Barthélemy en 1620 (600 victimes), Poschiavo en 1623. Dans cette dernière localité, 23 personnes sont tuées, Bibles et catéchismes de CALVIN de l'imprimerie Landolfi brûlés ; trois cents fugitifs pas-

sent en Engadine, et vingt familles ne reviennent pas. Pendant bien des années — années, pour les Grisons, de troubles, d'anarchie, de guerres et d'invasions — l'Eglise évangélique est sous la croix. Les capucins suivent les armées autrichiennes, la messe remplace le prêche, mais, partout où la foi évangélique est solidement enracinée, elle continue de régner au fond des cœurs. Seuls, les endroits où la lutte d'influences demeure indécise, la Guerre de Trente-Ans finie, se laissent regagner. Car, dans les vallées rhétiques, le vent a tourné. Ce n'est pas la France, championne du parti protestant — mais la France des politiques tortueuses de RICHELIEU qui envoie pour une brillante campagne Henri DE ROHAN dans le pays des Trois Liges, dans le but de s'en débarrasser — qui rend la Valteline perdue aux Grisons. C'est l'Espagne-Autriche, en posant principalement pour condition que la religion réformée n'y sera plus tolérée. Ainsi, Rome atteint-elle son but : le protestantisme, excepté quelques paroisses du Bregaglia et du Val de Poschiavo, n'existe plus au Sud des Alpes.

Aujourd'hui.

Certes, au cœur de si douloureuses épreuves, l'Eglise évangélique demeure vivante. Elle a ses témoins. Elle a ses martyrs. Elle n'accepte pas sa défaite. Le prédicant Blasius ALEXANDER — ami du libérateur de la patrie et renégat de la foi, Georges JENATSCH, ce digne adversaire en duplicité de RICHELIEU — meurt dans les geôles d'Innsbruck où la traîtrise de ses compatriotes catholiques et le mépris de la parole donnée de l'Autriche et de l'évêque l'ont conduit. Il ne cède ni sous la torture, ni devant les promesses de vie sauve en cas d'abjuration. Il écrit trois lettres à sa femme, admirables de fermeté, pour l'exhorter à la persévérance (1623).

Néanmoins, l'Eglise se sclérose. Face aux portes fermées, elle ne peut que maintenir ses positions. Si, au XVIII^e siècle, le piétisme renouvelle la foi de bien des paroisses, le vent du rationalisme plus tard les dessèche, et le catholicisme, à la faveur d'une immigration saisonnière ou plus durable, « évangélise » les vallées protestantes, y élevant près de trente églises et chapelles — sans parler des écoles. Tandis que le premier temple construit dans une commune catholique est inauguré en 1953, et que la majorité protestante, autrefois confortable, s'amenuise chaque année (69.000 sur 137.000 habitants en 1950). Qu'on ajoute le dépeuplement des villages élevés, la pénurie de pasteurs romanches et italiens, la faible densité du peuplement et le grand nombre des lieux de culte, l'obligation d'imprimer Bibles, psautiers, liturgies en quatre langues (allemand, italien, ladin, surselvien), et l'on comprendra qu'au cri d'alarme d'un avant-poste si menacé, la Fédération des Eglises de la Suisse ait répondu par une aide géné-

reuse. Edifices rajeunis, encouragement précieux ! Mais des murs solides et nets ne font pas vivre une Eglise. Les trop lourdes dettes du paysan subsistent. Les vocations pastorales n'augmentent pas. Les temples trop souvent sont vides. Sur plus d'un point, l'espérance et la foi cèdent. On a trop ouvert la porte au rationalisme déguisé du nom de progrès. On s'en va vers le mirage de la ville. L'édifice lézardé ne tient plus contre les tempêtes. Et certains posent la question : « Sommes-nous une Eglise mourante ? »

Face à un tel tableau, il faut voir telle œuvre d'entraide de l'Eglise, tel pasteur plein d'esprit de sacrifice et d'amour, tel fidèle agissant, une école comme celle des jeunes paysannes de Schiers, des homes d'enfants témoignant d'un christianisme vivant comme ceux de la Fondation « Dieu pourvoit »... Mais il n'en reste pas moins qu'à cette heure grave, le retour aux sources de la Réforme, à la Bible et à celui dont elle déborde à chaque page plus que jamais s'impose.

« Si vous demandez quelque chose en mon nom, je le ferai. »

LA MAITRISE DU CORPS DANS LA PERSPECTIVE DE L'HOMME NOUVEAU

par André SCHLEMMER

Dans leur immense majorité, les hommes et les femmes de notre temps qui se pensent chrétiens sont convaincus que leur religion enseigne que la vraie personne est une âme immortelle distincte du corps qu'elle habite. Cette distinction les rend religieusement spiritualistes et pratiquement matérialistes. L'âme a ses aspirations, sa vie interne, sa destinée ; le corps a ses désirs, les exigences de sa vie pratique, ses nécessités. Le « je » est tantôt l'un, tantôt l'autre ; l'un cherche ses satisfactions spirituelles dans une religion mystique, l'autre ses satisfactions matérielles dans une existence plus ou moins raffinée, plus ou moins habile. A moins, si la vraie ou la fausse conscience morale souffre de cette dualité, que le corps ne nie l'âme ou que l'âme ne jette un interdit sur les joies du corps.

Oscar CULMANN, en montrant comment cette division, héritée de la philosophie antique, a porté la chrétienté à remplacer la croyance à la résurrection par celle à l'immortalité de l'âme, a prouvé aussi combien elle s'était éloignée de la pensée biblique.

On comprend que cette conception dichotomique de l'âme et du corps ait pu trouver sa place dans la pensée catholique romaine, pénétrée d'aristotélisme, dans la pensée orthodoxe, imprégnée de platonisme ; il semble que le protestantisme, dont la pensée religieuse est censée être formée par la Bible, aurait dû en être exempt. Il n'en est rien : depuis le XVIII^e siècle, il s'est laissé diriger par la pensée humaniste ; il s'est identifié à un spiritualisme moraliste qui a éliminé de sa vie religieuse toute participation du corps et s'est figé dans la rai-deur ou le laisser-aller, la suractivité ou la laideur. Or, la Bible ne sépare jamais le corps de la personne : le corps, c'est la personne. Elle rejoint ici notre sentiment profond, car, comme le fait remarquer CALVIN, il faut se rappeler que la Bible parle toujours le langage de l'apparence sensible : il n'en peut être autrement puisqu'elle est un recueil de témoignages et non pas une collection de traités.

Le langage de l'apparence sensible, c'est celui du réalisme naïf :

celui qui considère le monde extérieur et le corps humain comme des réalités. Comment pourrait-il en être autrement, puisque Dieu s'y manifeste, qu'il les a créés et qu'il y intervient ? Dans toute l'Ecriture, l'être humain fait « un » avec son corps, parce qu'il a, dans son intégrité, sa destinée d'obéissance ou de résistance à la volonté que Dieu a eue en l'appelant à la vie.

L'être humain de la Bible, comme l'être humain naturel, s'identifie à son corps. Il dit « je » pour son corps : « j'ai froid », « j'ai soif », « je me suis coupé », « je vais bien », « je suis malade », « je suis gros », « je suis trop petit », « je suis couché », « je pèse tant »... Il se voit occupant une portion de l'espace réel, ayant un certain poids. Son corps, c'est lui ; ce n'est pas ni une substance surajoutée, ni une cage maudite.

L'Evangile n'a rien changé à la perspective biblique. Il dit que Zachée était petit, qu'il grimpa au Sycomore, que Jésus guérissait des malades (quand il guérissait leur corps). Jésus lui-même ordonne de donner à manger à ceux qui l'avaient suivi dans un lieu désertique et à la jeune fille ressuscitée, comme si les corps étaient les personnes. Il ne parle pas du corps comme d'un vêtement qu'on prend et qu'on pose : « Le corps est plus que le vêtement. » Saint Paul précise, distingue le corps, esclave de la chair ou temple du Saint-Esprit, mais ne le sépare pas de la personne, dans le péché, dans la rédemption et dans la sanctification.

Ainsi, parler de la maîtrise du corps, c'est parler de la maîtrise de soi. Quelle est sa place dans la vie chrétienne ?

Il faut dire ce qui est : il n'est pas question de maîtrise de soi dans l'Evangile.

A la même époque, en Occident, les personnalités les plus nobles suivaient l'enseignement stoïcien qui fait de la maîtrise de soi le but essentiel de la vie humaine, et d'un haut orgueil son ressort le plus ferme. Les religions initiatiques soumettaient leurs adeptes à des épreuves d'endurance nerveuse et de concentration intellectuelle. Déjà, en Orient, la Yoga offrait depuis des siècles à l'ascète les moyens d'atteindre l'union mystique par des disciplines sévères du corps et de l'esprit ; le bouddhisme trouvait, dans une polarisation intellectuelle, systématique, la délivrance de toute apparence et de toute affection, qui conduit au néant sublime. Le confucianisme posait les règles du comportement conforme à la bienséance harmonieuse, en quoi devait se réaliser la sagesse. En Israël même, la minutie des prescriptions légales tenait la volonté en éveil dans la préoccupation de la sainteté personnelle. La secte des Esséniens cultivait les exercices d'ascèse. Partout, l'élite de l'humanité cherchait à éléver, surélever l'être par la tension de la volonté vers le bien, aidée par les disciplines corporelles.

Que Jésus, dans son enseignement, ne donne aucune place à la

maîtrise de soi ne signifie pas qu'il se désintéresse de l'acte matériel : bien au contraire ; le verre d'eau donné à celui qui a soif, la nourriture à l'affamé, le vêtement à celui qui a froid, la visite faite au prisonnier, le pansement appliqué au blessé, l'offrande déposée par la veuve : voilà les exemples qu'il donne. Ces actes sont l'expression, le signe, la pierre de touche de l'amour. Mais Jésus n'offre pas à la volonté humaine des moyens, corporels ou psychiques, pour se grandir, se rendre meilleur, se dépasser soi-même, atteindre à des révélations supérieures. Les actes manifestent ce qu'il y a dans le cœur de l'homme : ils ne le changent pas. En eux-mêmes, ils n'ont aucune valeur devant Dieu. Les plus héroïques peuvent être entachés de mal.

Pour l'Evangile comme pour les Prophètes, Dieu regarde, connaît et veut le *cœur* de l'homme. Le *cœur*, c'est dans l'être humain l'organe de la décision fondamentale, le centre de sa volonté, de son affection et de sa pensée, le sens de son orientation. C'est ce tréfonds de soi-même qui est en harmonie avec Dieu, avec sa parole, sa volonté, son amour et sa sagesse, ou qui refuse de l'être. « Garde ton *cœur* plus que toute autre chose, car c'est de lui que jaillissent les sources de la vie. » (Proverbes 4 : 23). Jésus revient plusieurs fois sur cette pensée : « Du *cœur* viennent les mauvaises pensées, les meurtres, les adultères, la cupidité, les méchancetés, la fraude, la débauche, le regard envieux, la calomnie, l'orgueil, le dérèglement de l'esprit. Toutes ces mauvaises passions sortent du dedans et souillent l'homme. » (Marc 7 : 21-23). « L'homme de bien tire de bonnes choses du bon trésor de son *cœur*, mais le méchant tire le mal de son mauvais trésor, car de l'abondance du *cœur* la bouche parle. » (Luc 6 : 45).

Aussi les ordres de Jésus-Christ ne sont-ils pas des actes de la volonté, des mouvements du corps, mais des pensées du *cœur*. *Aimer* : « tu aimeras le Seigneur ton Dieu ; tu aimeras ton prochain ; aimez-vous les uns les autres ; aimez vos ennemis ». *Croire* : « croyez en Dieu, croyez aussi en moi ». *Avoir confiance* : « ne crains point ; n'ayez pas peur ; ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous serez vêtu ; ne vous mettez pas en souci pour le lendemain ». *Pardonner* : « pardonnez, et l'on vous pardonnera ». *Se repentir* : « si vous ne vous repentez pas, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux ». *Chercher* : « cherchez et vous trouverez ». *Ecouter* : « prenez garde à la manière dont vous écoutez ».

Ainsi, Jésus ne croit pas que le bien s'accomplisse par des actes simplement volontaires, par le fait qu'ils sont exécutés, même consciencieusement. Il ne croit pas non plus qu'on change le *cœur* par les actes, par l'attitude. « Un mauvais arbre ne peut produire de bons fruits. » On ne change pas l'arbre en modifiant les fruits.

Tout ce que nous a appris la psychologie des profondeurs illustre en cela l'enseignement de Jésus. Nous savons bien les ravages accom-

plis par les dévouements qui représentent la compensation des ressentiments cachés ; la malfaissance des cadeaux faits par fausse délicatesse, en réalité pour ne rien devoir à celui qu'on gratifie ; les méfaits de la continence toute extérieure, faite d'orgueil, de fausse culpabilité, de crainte ou de mauvaise conscience ; les conséquences destructrices des suicides inconscients et des remords qui n'aboutissent pas au repentir ; les tyrannies malsaines des passions accapareuses déguisées en abnégation...

Plus que tout, Jésus craint, démasque, dénonce, condamne l'*hypocrisie*, c'est-à-dire le désaccord entre les actes et le penchant du cœur. C'est pourquoi, pour lui, haïr est comme tuer, convoiter comme prendre, nourrir un désir comme l'assouvir.

Si les ordres de Dieu, pour Jésus-Christ, concernent les pensées du cœur, il n'y a pas de place pour le perfectionnement par les pratiques ascétiques, pour les disciplines du corps. Ainsi, dit saint Paul, « l'exercice du corps est utile à peu de chose ».

Mais qui peut changer ses propres sentiments, ses intérêts, ses passions ? Qui peut changer son propre cœur ?

Les exigences du Seigneur sont-elles donc des exigences impossibles, irréalisables ? Ce qui est impossible à l'homme est possible à Dieu. L'acte exprès de Dieu, c'est un miracle ; et, pour changer un cœur, il faut un miracle de Dieu ; pour croire, il faut un miracle de Dieu. Ce miracle, cet acte créateur de Dieu, c'est la nouvelle naissance. Elle engendre, par le Saint-Esprit, un être nouveau : semblable à un petit enfant neuf, ouvert, humble et confiant dans le sentiment qu'il dépend de Dieu comme un nourrisson dépend de sa mère.

Les actes de l'enfant de Dieu sont des actes de reconnaissance et d'amour. Les fruits, l'expression, les preuves, les témoignages de cet amour devant Dieu et devant les hommes. « Que votre lumière luisse devant les hommes, afin qu'ils voient vos œuvres bonnes et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux », dit Jésus à ses disciples (Matth. 6 : 16).

Jésus a tenu pour acquises les pratiques extérieures de la piété et il a lui-même accompli la plupart d'entre elles : jeûne, lavage des mains, attitudes accompagnant la prière, offrande, repos du sabbat. Mais il montre le mal qu'elles font quand elles ne procèdent pas du cœur. Il n'est pas question qu'elles soient une préparation corporelle à la grâce : elles en sont la conséquence. Dans le Nouveau comme dans l'Ancien Testament, la Loi est l'œuvre de la grâce.

Les disciples, et surtout Paul, ont donc été fidèles à l'esprit de leur Maître en tirant, progressivement, mais assez vite, les conséquences de cette doctrine : après les avoir d'abord observées et exigées, ils ont bientôt abandonné les prescriptions corporelles de la Loi mosaïque.

Mais, au cours des siècles, à l'enseignement évangélique, se sont incorporés les traits universels du paganisme, qui est la religion spontanée et générale du cœur humain et des sociétés humaines ; avec la superstition, revient la tendance à créer des *tabous*, des interdictions protectrices ou punitives ; avec le désir d'acheter la bienveillance divine par le sacrifice et l'effort, c'est-à-dire avec la doctrine du mérite qui s'ensuit, revient la tendance à la mortification ; avec la recherche des émotions mystiques, revient la science des entraînements ascétiques qui y conduisent ; avec l'incertitude de la grâce souveraine, on voit revenir le besoin d'un sacerdoce doué de pouvoirs mystérieux et les prescriptions qui affermissent la dépendance à son égard.

Les Réformateurs ont été fidèles à leur principe de retour à la tradition évangélique, apostolique, représentée par le Nouveau Testament, en remettant l'accent sur la réserve de cette tradition à l'égard de la participation du corps à la vie chrétienne. Leurs successeurs ont accentué cette tendance négative jusqu'à un spiritualisme qui refuse au corps toute participation à la vie religieuse.

Or, nous avons vu, au début de cette étude, que cette négation du corps est entièrement contraire à l'enseignement apostolique. « Nous attendons, dit Paul, l'adoption, la rédemption de notre corps. Ne savez-vous pas que vos corps sont les temples du Saint-Esprit ? Que tout ce qui est en vous, l'esprit, l'âme et le corps, soient gardés irrépréhensibles pour l'avènement de notre Seigneur. »

La nouvelle naissance n'est pas celle d'une vie spirituelle enfermée dans un corps *inchangé*. Si le corps ne participe pas à ce renouvellement, il le gêne, il l'empêche de se réaliser et de se manifester. Le corps est l'expression de l'âme. Les mouvements de celle-ci le meuvent ; les poussées intérieures du cœur le modèlent. Gestes et formes du corps, expressions et traits du visage sont liés à la personnalité, à ses sentiments, à ses pensées, à ses volontés. Si le corps n'est pas transformé par Dieu, c'est que l'être ne l'est pas. A tel point que l'on peut douter d'une réalité intérieure si elle ne transforme pas la physionomie.

Le corps est le moyen d'action de l'être. C'est par lui que l'homme nouveau œuvre, aide, parle, lit, écrit, agit, donne, et crée, comme c'est par lui que l'homme irrégénéré fait le mal et ajoute à la souffrance du monde. Si l'amour ne se réalise pas par le corps, s'il ne le conduit pas à une attitude, à un regard, à un acte, à un don, c'est qu'il n'est pas vérifique et qu'il reste narcissique. Si le mouvement du cœur vers un être ne sait pas devenir action, c'est qu'il est désir d'être aimé plus que sincère et généreuse affection ; c'est qu'il n'est pas l'œuvre du Saint-Esprit.

Le corps est le moyen de communication entre les êtres. Cela est

si vrai que Dieu lui-même, pour faire connaître sa volonté aux hommes, s'incarne dans des paroles qui frappent l'oreille, dans une lumière qui éblouit, dans des lettres qui touchent les yeux, et dans un corps humain qui a habité parmi les hommes, qui a été élevé sur la croix, qui a été enseveli, qui est ressuscité. Le corps de chaque chrétien rend témoignage de la vie qui l'anime : c'est-à-dire de la foi, de l'espérance et de l'amour. C'est lui qui attire, convainc et attache les êtres, que Dieu donne à chaque chrétien à aimer, à persuader, à garder. Si la vie intérieure ne rayonne pas, si elle n'est pas contagieuse, c'est qu'elle n'est pas celle du Saint-Esprit.

Le corps est le *lieu* de l'adoration. Il participe à la prière. Il prie avec tout l'être quand celui-ci appartient à Dieu. Il va vers le sanctuaire, celui de l'église ou celui de la chambre ; il se recueille, il se courbe ou se lève, il se tait ou articule les mots de la prière, ou il chante. Si son attitude contredit celle de l'âme, il la gêne et l'alourdit.

Le corps est l'œuvre admirable de Dieu, qui l'a formé et le maintient, par l'action continue et providentielle de la vie. Le corps appartient à Dieu. Il fait partie des biens qu'il a confiés à l'homme, aux parents d'abord, puis à la personne même, des biens qu'il confie de nouveau pour son service au corps renouvelé, *en gérance*. Cette idée de gestion, qui revient dans tant de paraboles, nous donne la clé de ce que le chrétien doit à son corps et ce qu'est ce corps pour lui : la monture que le roi confie à son héraut, la machine que le maître confie à son ouvrier, la voiture que l'ami confie à son ami.

En prendre soin, en assurer le bon état, lui donner son meilleur rendement, le préserver de ce qui l'abîme, en éviter l'usure inutile, mais s'en servir avec intelligence et avec respect, c'est cela la maîtrise de soi dans la perspective de la vie nouvelle. Cela comporte une œuvre d'hygiène, de sagesse du corps, que négligent un ascétisme malsain, un activisme force, une gourmandise tyrannique, une sensualité impérieuse, un laisser-aller désordonné, l'esclavage des manies, les emportements de l'irritabilité, les nourritures mal comprises, l'excitation par l'alcool, le manque d'aération, d'exercice ou de repos, la contagion des habitudes absurdes, l'ambition épuisante, l'usure nerveuse inconsidérée, l'agitation vaine.

Le soin du corps s'étend à celui d'autrui : chacun est responsable de la vitalité, de la santé, de l'intégrité du corps de son prochain, dans une mesure plus ou moins grande.

Le soin du corps est d'autant plus nécessaire qu'il vit dans le temps et que, par conséquent, son usure est irréversible. On ne peut pas retrouver le temps et la vie gâchés, comme on peut retrouver l'argent. C'est pourquoi il faut donner la primauté à la vie sur l'argent ; ou bien voir dans l'argent le travail, la souffrance, la joie, le temps et

la vie qu'il représente, qu'il a pris et qu'il peut donner ; le personnaliser, y voir comme un prolongement du corps humain ; Léon BLOY l'appelait le sang du pauvre.

La maîtrise de soi, considérée comme la gérance d'un bien appartenant à Dieu, comporte certes une part de dressage. On entretient, on améliore, on rend alerte et efficace l'instrument qui est à Dieu. On le fait pour le corps des êtres dont on a la charge, en vue du jour où Dieu les appellera à son service : l'exemple ici fait plus que l'exhortation. Etre maître de soi, c'est être le serviteur de Dieu. A lui seul soit la gloire !

Notes exégétiques

LA LIBERTE SELON LE QUATRIÈME EVANGILE

(introduction à une étude personnelle)

par J.-G.-H. HOFFMANN

Parmi les divers enseignements bibliques sur la liberté, le témoignage du quatrième évangile est d'une importance exceptionnelle du fait qu'il sous-entend à la fois l'enseignement du judaïsme et celui des milieux hellénistiques.

Il nous a paru bon de donner aux lecteurs désireux d'approfondir leur connaissance de cette question fondamentale quelques lignes directrices pour mener à chef leur étude.

L'évangile nous présente trois aspects de la liberté du chrétien : liberté à l'égard du péché, liberté à l'égard de la loi, liberté à l'égard de la mort. Mais le chrétien n'a pas seulement à connaître ce triple aspect de sa liberté, il y est aussi appelé. Cette vocation se réalise, nous dit saint Jean, d'une part par la vérité, d'autre part par le Fils. Tel est le plan fort simple que nous vous invitons à suivre.

I) LA LIBERTÉ TELLE QUE NOUS LA PRÉSENTE LE 4^e ÉVANGILE.

A) *Libre... à l'égard du péché* : Jean 8 : 31-36 (surtout 33-34), 5 : 2-16 (surtout 14, cf. Marc 2 : 9 sqq. et paral.), 9 : 39-41.

On ne comprend vraiment de quelle liberté il s'agit ici qu'en se reportant à la pensée juive, en face de laquelle Jésus prend position. La question posée n'est pas morale : il ne s'agit pas des relations du corps et de l'âme avec le péché ; la question posée est religieuse : il s'agit des relations de Dieu et de l'homme avec le péché et du moyen, pour l'homme, d'échapper au péché et de l'emporter sur lui. Le terme de péché désigne, soit l'acte coupable, soit la mauvaise inclination. Ce qui importe, c'est la domination exercée sur l'homme par cette mauvaise inclination¹. L'homme ne peut être libéré de cette domination que par la connaissance de la loi de Dieu, son étude, son observation et par l'amour de Dieu. En obéissant à Dieu, à l'exemple d'Abraham, le juif pense maîtriser d'autant mieux la mauvaise incli-

¹ H. ODEBERG, *The Fourth Gospel*, pp. 296-301, donne une analyse précise du rôle de cette notion de « mauvaise inclination » dans la pensée juive. Parmi les textes les plus significatifs, citons : Le Siracide, 15 : 11-17 ; Rab. Aquila : « Au commencement, la mauvaise inclination est comme un fil d'araignée mais à la fin elle est comme un câble de navire » ; traité Sakka, 52b.

nation qu'il reconnaît Dieu pour Père, donc devient « Fils de Roi »² et ne peut être l'esclave de personne (Lévit. 25 : 42), même s'il doit accepter l'autorité d'une puissance occupante.

Pour Jésus le péché ne commence que lorsque nous prétendons n'avoir pas besoin de lumière, ce qui a pour effet de faire régner en nous l'aveuglement volontaire qui détruit tout désir d'être instruit et corrigé³, de recevoir la lumière et d'en user (Jean 9 : 41). Cet aveuglement volontaire détruit la racine même du salut. Il n'est possible d'en être libéré qu'à la condition d'éprouver le sentiment de cette cécité et de vouloir en guérir (comparer Romains 6 : 8, 1 : 4 et 21 ; Galates 4 : 21 et 5 : 1).

L'opposition des deux sens donnés par les juifs et par Jésus au mot « liberté » amène ce dernier à exprimer sa pensée par la formule frappante du verset 34 : « Quiconque se livre au péché est esclave. »⁴ (comparer à I Jean 3 : 8).

Cette parole ruine la confiance juive dans le pouvoir protecteur de leur descendance abrahamique, leur foi dans la puissance de ce mérite justificateur exprimé par la sentence d'un rabbi : « Le royaume de Dieu doit être donné à ceux qui sont de la semence d'Abraham selon la chair, même s'ils sont pécheurs, incrédules, et s'ils désobéissent à Dieu. »⁵ (cf. Matthieu 3 : 9). Désormais la liberté n'est plus leur propriété, elle doit leur être offerte : Vous deviendrez libres !

Cette affirmation suscite la protestation du verset 33, qui rejette cette offre de liberté. Nous verrons plus tard comment seuls ceux qui ont été libérés par le Fils de Dieu demeurent dans sa communion et d'esclaves qu'ils étaient sont admis à toujours dans la maison en tant que fils. Ce qui importe c'est d'abord de nettement saisir ce que signifie « être libre » : non pas comme le voulaient les juifs « libres parce qu'ils ont sauvegardé leur indépendance religieuse », ni comme le voulait le stoïcisme grec « libre parce que le sage est roi, étant dégagé de tout ce qui n'est pas lui-même, donc étant indépendant de toute contrainte extérieure et de toute passion », mais être « libre par la connaissance de la vérité, perçue par l'âme et entraînant son adhésion totale ».

B) *Libre... à l'égard de la loi.* Jean 12 : 50 ; 13 : 34-35 ; 14 : 11 et 21-23 ; 15 : 12-14 (cf. Romains 8 : 2, Galates 2 : 4 ; 4 : 21 ; 5 : 1).

Israël avait vécu sous la loi de Dieu. C'est l'accomplissement de cette loi qui apportait seul le salut, la désobéissance à la moindre des prescriptions entraînait le châtiment, l'impression du rejet de Dieu. L'impossibilité d'atteindre au salut par l'obéissance seule acculait l'homme au désespoir comme saint Paul l'exprime si souvent. Jésus paraît. Pour lui, comme pour Israël, la loi de Moïse est la source de la vie (cf. Jean 5 : 39, Luc 10 : 28, etc.). Il n'est pas venu pour abolir la loi mais pour l'accomplir et cependant il

² D'après Rab. Aquiba et d'autres docteurs de la loi, tout Israélite est « fils de roi » (Shabbath, 128a). — Cf. aussi JOSEPH, *Guerre*, VII, 323 ; C. K. BARRETT, *The Gospel according to St John*, p. 285 sq.

³ Cf. E. C. HOSKYNNS/F. N. DAVEY, *The Fourth Gospel*, pp. 337-340.

⁴ Nous préférons cette leçon donnée par divers manuscrits à celle « esclaves du péché » parce que plus conforme à l'expression courante de la pensée johannique et aussi parce que beaucoup plus impressionnante.

⁵ STRACK-BILLERBECK, *Kommentar zum Neuen Testament aus Talmud und Midrash*, t. I, p. 116-121.

voit l'homme vivre dans la crainte du châtiment de Dieu, mérité par sa non-obéissance à la loi. Il faut qu'il libère ses disciples de leur ignorance et qu'il fasse disparaître cette crainte qui fait d'eux *les esclaves de la loi* (cf. I Jean 4 : 18). Au moment où il va les quitter il leur révèle comment ils seront à la fois libérés de leur esclavage à l'égard de la loi et unis à lui et à son Père par l'accomplissement du « commandement nouveau »⁶ qu'il leur donne. Ce commandement n'est pas nouveau dans le temps, puisqu'il figurait dans la loi (Lévitique 19 : 18) et dans les traditions des rabbis de la synagogue, mais il est nouveau en ceci qu'il nous associe à la communauté existant entre Jésus et son Père (Jean 10 : 18 ; 12 : 49-50 ; 15 : 10). Il est nouveau aussi en ce qu'il nous introduit dans cette nouvelle période de l'histoire qu'inaugurent la vie, la mort et la résurrection de Jésus (cf. I Jean 2 : 8). Il est nouveau enfin en ce qu'il ne s'agit plus d'aimer les autres comme soi-même mais de les aimer plus que soi-même, de les aimer de l'amour dont Jésus a aimé les siens, jusques et y compris le don de sa vie, si ce sacrifice est nécessaire. C'est un tel amour qui témoigne du fait que nous sommes appelés par Jésus et que Jésus a été envoyé par le Père pour aimer les siens jusqu'à l'accomplissement total de la loi, jusqu'à la mort.

Le commandement d'amour n'a rien de sentimental ni d'émotif. C'est une obéissance qui se modèle sur l'obéissance de Jésus envers son Père.

Mais cette obéissance est libératrice à l'égard de la crainte qu'inspire la loi, une loi jamais parfaitement obéie ; elle est libératrice à l'égard de l'esclavage de la loi, puisqu'elle nous introduit dans le groupe des « amis » parmi lesquels se refléchit sur chacun l'amour de Jésus pour eux et l'amour mutuel entre le Père et le Fils. Nous étions les « serviteurs » (Jean 13 : 16), maintenant nous sommes des « amis »⁷ comme l'était Abraham à qui Dieu n'a pas caché ce qu'il avait l'intention de faire (Gen. 18 : 17). Dieu « dépouille » Jésus de la vie afin de nous « revêtir » de la mission qui est la nôtre d'être ses témoins dans le monde.

Le commandement reçu et transmis par Jésus est la vie éternelle : « Ce que je dis, je le dis comme mon Père me l'a transmis. » Nous sommes libres à l'égard de la loi parce que nous sommes membres de la famille divine elle-même⁸, Dieu nous aimant en son Fils comme le Fils nous a aimé. Tel est le secret libérateur qui nous est révélé (14 : 21).

C) *Libre... à l'égard de la mort.* Jean 5 : 24-28 ; 6 : 40-47 ; 11 : 25-26 ; 12 : 24.

La troisième forme de liberté que nous révèle le texte de saint Jean est celle qui nous affranchit de la puissance de la mort. 5 : 24-28 nous pré-

⁶ Ce commandement est celui d'amour, non pas nouveau, en ce sens que les Juifs ne l'ignoraient pas (p. ex. : Lév. 19 : 18 ; Pirke Aboth 1 : 12 ; cf. BARRETT, *op. cit.*, p. 377), mais nouveau parce qu'il correspond à la manière dont se règlent les relations entre Jésus et son Père.

⁷ Ici apparaît la différence entre esclavage et amitié : la connaissance de l'amour de Dieu dans la mort de son Fils dissipe l'ignorance des disciples et fait disparaître leurs craintes puisqu'il ne peut pas plus y avoir de crainte dans l'amour qu'il ne peut y avoir d'esclavage (I Jean 4 : 18).

⁸ Jean 14 : 23. La visite des deux personnes divines ne peut être conçue que comme une « demeure » du seul vrai Dieu, c'est une réponse de l'affection à l'affection : Dieu vient pour habiter l'âme de celui qui l'aime, d'une façon surnaturelle et pourtant permanente, à la seule condition qu'il veuille bien l'aimer.

sente trois possibilités de cette libération (versets 24, 25, 28), qui représentent trois stades transitoires entre la vie périssable et la vie impérissable⁹. 1° Le verset 24 parle du passage de l'état mortel à ce qui relève de l'éternel et affirme que la vie divino-spirituelle commence durant l'existence terrestre où elle est conséquence de la foi. 2° Le verset 25 parle de l'appropriation de cette vie divine à l'homme qui est déjà passé de la vie terrestre au stade de la mort, appropriation due à l'action continue et présente du Fils. 3° Le verset 28 ne concerne que les morts conviés au jugement dernier. Au verset 24 il n'y a aucun stade intermédiaire entre vie terrestre et vie éternelle (cf. 11 : 25-26) : le croyant dont la vie éternelle a commencée dès la vie terrestre passe directement, à l'instant de sa mort physique, de la vie temporelle à la vie divino-spirituelle. Au verset 25, l'action du Fils s'étend aux morts dans l'attente de l'appel divin à la vie éternelle, alors que le verset 28 concerne uniquement le jugement dernier.

Si nous comprenons aisément que celui qui a cru ne soit pas condamné (cf. 3 : 18) et accède directement à la vie divino-spirituelle, puisqu'il lui appartenait dès son vivant, le sort intermédiaire de ceux qui, ayant commis des fautes durant leur existence terrestre, n'en sont pourtant pas tout à fait corrompus, nous préoccupent autant qu'il inquiétait les juifs de l'époque de Jésus. La connaissance des sources rabiniques et mystiques juives est indispensable pour saisir toute l'importance de la pensée de Jésus : alors que, selon les sources, les « justes », ou « hommes de la foi », comme les appelle le 3^e Hénoch (48 D), passent directement de la vie terrestre à la vie divine, la classe intermédiaire, incomplètement juste, incomplètement vicieuse, est jugée dès après la mort et confinée dans un stade provisoire¹⁰ : les hommes de cette catégorie sont privés de la vie éternelle mais, par une prière intense et après un séjour de plus ou moins longue durée au purgatoire, ils peuvent être admis à participer à la vie des justes auprès de Dieu (3^e Hénoch 44, 45 ; Tos. Sanh. 13, 3 ; Ros-hassana 16 b-17 a, etc...).

Au verset 28 correspond l'idée du « dernier jour », — jour où *tous* les hommes ressusciteront, les uns en vue de la condamnation définitive, les autres de la rénovation qui les insérera dans la vie divine et éternelle¹¹.

La différence fondamentale entre ces sources et le 4^e évangile porte sur le sens profond de la doctrine relative à la mort. Extérieurement, la langue, les termes et expressions, les questions évoquées sont les mêmes, mais ni les textes juifs, ni ceux des gnostiques, hermétiques, manichéens, mandéens et mystiques n'ont quoi que ce soit qui corresponde au rôle que Jean proclame être celui de la « voix » et du « Fils ». Les auditeurs de Jésus, qui ne sont pas de ses « brebis », appartiennent à une autre bergerie, ils n'entendent pas l'appel de Jésus, cet appel qui va être le thème de notre étude suivante.

La liberté à l'égard de la mort procède directement de la doctrine johannique par excellence : celui qui croit a *déjà* la vie en lui, donc il est déjà passé de la mort à la vie sans qu'il ait à redouter le jugement, puisqu'il

⁹ Voir ODEBERG, *op. cit.*, pp. 190-216.

¹⁰ Ce « stade provisoire » destiné aux benoniiim » paraît dans certains textes rabbiniques être la Géhenne.

¹¹ H. ODEBERG donne pour ce verset de nombreuses références aux traités rabbiniques, cf. *op. cit.*, pp. 190-216.

n'est plus en condition d'accusé. Cette vie c'est celle que le Fils lui a donnée. Par son acte de foi, celui qui était en péril de mort spirituelle reçoit la vie. Le verbe grec employé (*metabainein*) implique un passage effectif du séjour des morts à celui des vivants impliquant un changement de condition. Ils n'acquièrent pas la vie, ils la reçoivent de celui qui la donne¹² et l'expression employée marque l'origine de celle-ci : le Fils a reçu la vie dans l'éternité, il est le Verbe incarné, il a le droit de donner la vie puisqu'il la tient du père. Il l'a reçue pour l'avoir en lui comme elle est dans le Père et comme une source pour d'autres, ceux qui viendront à lui.

Le Fils a reçu également le pouvoir de juger. A ce jugement ne seront pas conduits ceux qui en sont déjà libérés, puisque, par leur foi, ils ont déjà reçu la vie. Pour les autres, ceux de 5 : 25, bien que déjà morts physiquement, ils peuvent être sauvés par celui qui n'est pas venu pour juger mais pour sauver (3 : 17). Enfin, pour ceux qui ont rejeté le salut (5 : 28) sur eux tombera le jugement de condamnation.

Le vrai miracle, ce n'est pas la résurrection de Lazare ou d'autres, c'est que Jésus soit la résurrection et la vie et que l'homme soit libéré de la mort par la foi en Jésus.

II) VOCATION A LA LIBERTÉ.

Jean 3 : 8 (cf. Galates 5 : 13) ; 8 : 31, 8 : 14 ; 10 : 16 ; 14 : 6.

Cette étude est très directement liée à la précédente : la liberté dont parle saint Jean n'est appropriable que pour l'homme qui « entend l'appel » à être libre, l'appel à « naître de nouveau », à naître à la vie éternelle ! Le vocabulaire de Jean a une importance considérable de par la valeur attachée aux « mots-clefs » : quand il emploie le verbe entendre (en grec *akouein*), il le fait avec le même double sens que dans Matthieu 13 : 13 ; quand Jésus parle, tous entendent, mais ses paroles ne deviennent un appel libérateur que pour ceux qui écoutent de la bonne manière. Le verbe hébreu traduit par le grec *akouein* signifie « écouter et agir », c'est ce qui explique pourquoi le fait d'entendre l'appel de Jésus conduit à la vie éternelle. La « voix de Jésus a une puissance vivificatrice » spécifique. C'est un appel qui libère de tous les esclavages de la chair et de l'esprit pour donner la vie (cf. 6 : 63, 68 et 11 : 43). Cette voix appelle depuis le monde du Père et retentit dans le monde inférieur. La réponse faite à Nicodème, s'étonnant de la nécessité de cette nouvelle naissance (3 : 5), vient nous préciser comment cet appel est véritablement libérateur.

Ici encore il nous faut nous reporter à la pensée juive. Méditant sur les mystères de la création, rabbi Simon ben Zoma avait trouvé qu'entre les eaux supérieures (d'en haut) et les inférieures, il n'y avait pas plus de deux ou trois doigts de distance, car il n'était pas écrit que l'esprit de Dieu « soufflait » sur les eaux, mais qu'il « voletait » comme un oiseau qui étend ses ailes si près des eaux qu'à un moment il les touche et qu'à un autre moment il ne les touche pas.

Les eaux inférieures représentent le mal, associé avec l'idée de ténèbres, alors que les eaux supérieures sont de nature céleste et associées avec

¹² Voir sur Jean 5 : 26 les commentaires de LAGRANGE, *Evangile selon saint Jean*, p. 147 ; BARRETT, *op. cit.*, p. 218, et R. BULTMANN, *Johannes Evangelium*, p. 195.

l'idée de lumière. L'esprit est associé avec les eaux « d'en haut » et quand il « volète » sur les eaux inférieures il symbolise le salut de l'homme, qu'il transforme d'homme charnel en « homme d'en haut ».

Innombrables sont les textes qui se rapportent à « l'eau de vie », non seulement dans les textes juifs, mais aussi les textes mystiques et hermétiques contemporains de Jésus¹³. Cette « eau de vie » qui vient « d'en haut » est à la fois eau de régénération et de génération, c'est elle qui libère l'homme terrestre et pécheur de sa qualité d'être charnel et réalise sa croissance spirituelle, c'est elle qui est la « semence de vie », envoyée d'en haut dans une créature terrestre qu'elle fait croître « homme spirituel ». Le membre, ou « citoyen du Royaume de Dieu », doit son existence en tant que tel au pouvoir procréateur du flux divin.

La naissance d'en haut est donc une réelle naissance qui conditionne l'entrée dans le Royaume de Dieu, tout comme la naissance charnelle marque l'entrée dans le monde terrestre. C'est à ce corps céleste, né d'en haut, que se rapportent ces qualifications de feu, lumière, splendeur, gloire, par opposition à la chair et au sang du corps terrestre.

Appelé à la liberté, l'homme doit, pour pénétrer dans le Royaume céleste, voir son corps de chair et de sang transformé en un « corps de lumière », de même qu'Hénoch fut changé « de chair en feu » (III Hén. 15). C'est ce qu'explique I Corinthiens 15 : 40 sqq. (cf. II Cor. 5 : 1-4). Libérée de ses chaînes, la nouvelle créature pénètre dans un monde de vérité opposé au monde de mensonge, un monde de lumière, opposé au monde de ténèbres. Cette nouvelle naissance se produit durant notre vie terrestre. C'est aujourd'hui et maintenant que nous sommes appelés à la liberté par l'entrée dans le royaume de Dieu, par l'accession à la vie éternelle. A nous de savoir entendre « la voix ».

III) COMMENT CETTE LIBERTÉ EST-ELLE POSSIBLE ?

A) *Liberté par la vérité*. Jean 8 : 31-32 ; 8 : 14 ; 14 : 6 ; 16 : 13, cf. 5 : 30-42.

Il est impossible de saisir dans sa plénitude la portée de l'affirmation de 8 : 32 : « Vous connaîtrez la vérité et la vérité vous affranchira », si l'on ne discerne la différence fondamentale de compréhension du mot « vérité » dans l'Ancien Testament et la littérature juive d'une part, le Nouveau Testament et plus spécialement la littérature johannique d'autre part. Alors que, pour le judaïsme, la divine « vérité » (*o emet*) est exprimée dans la loi,

¹³ Parmi ces textes, il faut relever I Hénoch 48 : 1 : « J'ai vu la fontaine de justice qui était intarissable et à côté il y avait maintes fontaines de sagesse, et tous les assoiffés en buvaient et étaient remplis de sagesse. » I Hénoch 49, décrivant la puissance et la sagesse de l'Elu, dit : « Car la sagesse est puisée telle que l'eau..., en l'Elu coule l'esprit de sagesse. » L'eau est symbole de sagesse et la sagesse appartient à l'Elu qui approprie aux élus les attributs divins qu'il a lui-même reçus. I Hénoch 96 : 6 : « Malheur à vous qui buvez de l'eau à toutes les fontaines, car vous serez soudainement consumés parce que vous avez méprisé la source de la vie. » La fontaine de la vie (qui implique un comportement droit et la foi) contraste avec les fontaines donnant l'eau de la fausse connaissance et les actes mauvais qui entraînent à la destruction. Cf. aussi I Hénoch 65 : 11 ; traité Qolasta, 45. — A l'eau de vie s'oppose l'eau « inférieure » ou « tehom » (Gen. 1 : 2), eau des ténèbres et du mal, eau « noire » et « profonde » dont l'idée est liée à tout ce qui appartient au chaos.

pour le christianisme elle l'est en Christ. Pour le judaïsme la « vérité » est ce qui est « valide d'une manière permanente » donc, au premier chef, l'étude de la loi et sa mise en pratique. Un *midrash* sur Exode 32 : 16 affirme : « Vous ne trouverez aucun homme libre sauf celui qui est occupé à apprendre la Loi » ; un autre affirme que c'est l'étude de la loi qui affranchit l'homme de toutes les servitudes de la vie civique et « du joug des soucis de ce monde » (p. Aboth 6, 2 ; 3, 5. Cf. Matthieu 4 : 28 ; 6 : 25-34).

Dans le monde hellénistique, sous l'influence à la fois du stoïcisme et de Platon et de la littérature hermétique, les concepts de vérité et de réalité tendaient à se confondre. Pour Platon, par exemple, est vraie une réalité finale distincte des phénomènes qui ne sont que des ombres ou des représentations du réel. Pour Hermès Trismégiste le sens du mot vérité est proche tantôt de « réalité en soi », tantôt d' « appréhension de la réalité »¹⁴.

Quand Jésus, dans le 4^e évangile, parle de la vérité il pense à la réalité révélée à l'homme, soit qu'il s'agisse de cette réalité elle-même, soit de la révélation de celle-ci.

Ce qu'il affirme c'est *la* vérité, la révélation de la réalité éternelle, alors que le mensonge est le déni final de la réalité divine. Celui qui « n'est pas dans la vérité » n'a aucun contact avec le monde de la réalité éternelle et « celui qui n'a pas la vérité en lui » c'est celui en qui il n'y a rien qui corresponde à la réalité éternelle.

Les circonstances dans lesquelles Jésus prononce ces paroles viennent préciser ce que nous venons de dire. Les interlocuteurs de Jésus, au chapitre 8 de Jean, appartiennent à la catégorie de ceux qui « l'ont cru », mais qui pourtant « n'ont pas cru *en* lui ». Dans 8 : 44, nous voyons que ces « croyants » peuvent en arriver à penser à tuer Jésus. Ils sont logiques avec eux-mêmes. Ils ont été impressionnés par les paroles de Jésus mais ils n'ont pas cru *en* lui ; leur foi n'a pas été jusqu'à l'adhésion personnelle du cœur et la volonté d'obéir. Ils « ne demeurent pas dans sa parole ». Ils reconnaissent intellectuellement les paroles de Jésus pour véridiques mais ne parviennent pas à la confiance totale. Chrétiens juâisants ils demandent sans doute le respect des exigences de la loi juive avant la conversion au Christ. La loi demeure pour eux le code à valeur absolue et ils ne peuvent saisir ce qu'est la souveraineté du « nouveau commandement d'amour ». Ils ne peuvent donc être libres.

La connaissance de Dieu, qui est vie éternelle, est une appréhension de la réalité ultime, cette réalité qui dépasse le monde des phénomènes et qui est éternelle, alors que les phénomènes changent et disparaissent. Cette réalité éternelle est manifestée en Christ qui, comme verbe incarné de Dieu (cf. Jean 1), est porteur, non seulement de la divine « grâce », mais aussi de la divine « vérité ». C'est par lui que cette vérité est « révélée » à l'homme. *Il est* lui-même la vérité (14 : 10). C'est l'identification de la « réalité ultime » à une Personne concrète et historique qui donne au mot vérité son sens nouveau. La relation de l'homme avec le Christ, relation par laquelle nous « connaissons la vérité », devient plus intime que ne l'est celle existant entre un disciple et son maître.

Pour « connaître la vérité », nous ne devons pas seulement entendre

¹⁴ Il est intéressant de se reporter à l'analyse que donne C. H. DODD, *The Interpretation of the Fourth Gospel*, pp. 170, 176 et 397, de ces variations du sens de vérité dans la pensée grecque.

la parole de Jésus mais nous unir à lui, qui est la vérité. C'est cette union personnelle du croyant avec Christ qui désintellectualise notre connaissance de la vérité et en fait la cause de notre véritable et entière liberté. C'est vraiment la vérité qui nous affranchit.

B) *Liberté par le Fils.* Jean 8 : 35-36 ; 6 : 60-66 et 68-69 (cf. I Jean 2 : 19 ; 4 : 1-3) ; 14 : 2-6 ; 4 : 14 et 20-24.

A diverses reprises nous avons constaté que, selon Jean, la liberté n'est pleinement possible que par et dans la foi au « Fils de Dieu ». Personne ne peut accéder à la vie éternelle s'il ne participe à la vie qui est dans le Fils et révélée par le Fils : la connaissance du Fils est la connaissance de Dieu, donc la connaissance de la vérité affranchissante. La distinction entre les faux disciples (qui ne font que croire Jésus) et les vrais (ceux qui croient *en* Jésus) est marquée par le texte 8 : 35-36. L'esclave ne demeure pas toujours dans la maison de son maître, le fils y demeure. Les faux croyants, encore esclaves, ne demeurent pas toujours dans la communion du Fils de Dieu, ils retournent au monde (6 : 60-66) et ne peuvent être réadmis (II Jean 9 : 10). Le juif qui a cru Jésus (mais non *en* Jésus), retombe dans la masse incrédule une fois qu'il a été confronté avec une claire exposition de la vie chrétienne. Agar et Ismaël demeurent exclus de la maison d'Abraham parce qu'esclaves (Gal. 4 : 30). Le vrai croyant dépend uniquement de la Parole de Jésus en qui il *demeure* (5 : 38 ; 15 : 7 ; II Jean 9). Cette pénétration permanente du chrétien par l'enseignement de Jésus conduit à une perception claire de la vérité créatrice de totale liberté. Nous ne pouvons *demeurer* dans son enseignement si nous ne *demeurons* dans sa personne (où il triomphe du péché) et s'il ne *demeure* en nous. Il n'y a pas de liberté si ce n'est dans et par le Fils. Libérateur de l'homme, il l'arrache au monde des ténèbres et des pseudo-libertés pour le rendre à la véritable liberté ; d'où la valeur de la confession de foi de 6 : 68-69 : tu es le seul possesseur des biens spirituels, le donateur des dons spirituels. Nous avons cru (nous avons pénétré dans le domaine spirituel) et connu (d'une connaissance spirituelle, en tant que membres du monde spirituel) que tu es le Saint de Dieu !

Le croyant a vu le Fils monter là où il était de toute éternité, à la droite du Père.

Aucun texte du Nouveau Testament ne traite de la filialité divine de Jésus comme le fait Jean. Dans quarante textes Jean dit que le Fils est « envoyé » par le Père, mandaté par Dieu auprès de l'humanité, tel un représentant de Dieu que l'homme reçoit ou rejette. Délégué de Dieu, le Fils parle les paroles de Dieu et accomplit sa mission en stricte obéissance (4 : 34). Jean reprend la notion de prophète de l'Ancien Testament pour exprimer l'idée du Fils de Dieu, mais avec la différence que le Fils possède absolument ce que le prophète possède idéalement, et en permanence, ce que le prophète possède temporellement ou accidentellement. Mais il le possède dans la dépendance vis-à-vis du Père. D'après 5 : 11, le Fils a été revêtu de deux des prérogatives de Dieu : il est créateur de vie et juge. Quant il donne la vie à qui il veut, même à Lazare mort, il agit positivement, mais il juge négativement ceux qui refusent la vie, comme les juifs scandalisés lors de la multiplication des pains (6 : 60-61 et 66). Les actes

de Jésus sont des « signes » dont il faut saisir le sens¹⁵. En donnant la vie au monde par sa passion et sa mort, Jésus juge le péché de ce monde (12 : 31). Toute sa mission historique est un tel « signe », mais si Jésus mène une vie d'homme sur la terre, il est étranger à la terre. Nous sommes en présence de deux plans auxquels la littérature hermétique a donné les appellations « d'en haut » et « d'en bas », alors que le judaïsme les désignait par « de l'esprit » et « de la chair ». Dieu est « esprit » et ne peut être adoré que dans le monde de l'esprit, c'est-à-dire « en réalité » (4 : 23).

Il y a séparation nette entre les deux plans (3 : 6), et il est impossible de passer du plan inférieur au supérieur, sinon par une nouvelle naissance (3 : 3-5). Il faut à tout prix éviter la confusion platonicienne entendant par esprit une soi-disant partie supérieure de l'homme, abstraite artificiellement de l'ensemble concret de son être et s'opposant à la matière. Cette confusion vient de l'existence de trois termes grecs que nous traduisons tous par « esprit », mais que le Nouveau Testament distingue ; « psyché » désigne la vie psychique, d'essence physique, « nous » l'intelligence active, « pneuma » la troisième personne de la Trinité et aussi les effets de sa présence dans l'homme régénéré.

Jésus n'est pas Fils par une re-naissance comme l'est par exemple Hermès. Il appartient congénitalement au monde d'en-haut (8 : 23). Son apparition parmi nous est une *descente* et s'achève par une *montée*, qui n'est possible qu'à ceux dont le plan original est celui « d'en haut » (3 : 13) et aussi à ceux qui, de par leur union avec Christ et leur nouvelle naissance, ont été libérés de toutes les chaînes du monde « d'en bas » pour être emmenés par Jésus et avec Lui « en haut » et y devenir enfants de Dieu¹⁶.

Ainsi le conflit agressif entre le Fils et les puissances d'asservissement se termine par la victoire de la vie sur la mort et la libération totale. L'amour de Dieu, manifesté dans l'histoire, amène l'homme à la même unité avec Lui que celle dont la relation Fils-Père est l'éternel archétype.

¹⁵ Sur les « signes » (ou « *sèmeia* »), cf. DODD, *op. cit.*, pp. 297-389.

¹⁶ Ces mouvements de « descente » et de « montée » s'expriment par le choix et l'emploi rigoureux par Jean de trois prépositions : *para*, *apo*, *ek* : « *para* » implique le départ d'une situation déterminée : celui qui avait été auprès de Dieu est descendu sur terre ; « *apo* » marque un mouvement de séparation, la cause effective de l'action étant en question : « Il vient, envoyé par Dieu » ; « *ek* » dénote l'extraction ou l'origine : « Je suis issu du Père et suis venu dans le monde. » Si la venue de Jésus a été provoquée par un autre que lui, il a son origine dans l'être du Père mais il n'a pas de parentage divin à la manière des demi-dieux et des héros. Il existait dans la sphère céleste bien avant de se manifester sur terre. C'est cette existence pré-temporelle du Fils qui ne cesse d'être affirmée dans tout le IV^e évangile et de lui dicter son vocabulaire même.

BIBLIOGRAPHIE

Parmi le très grand nombre de commentaires utiles pour préparer notre étude, voici certains titres :

Anglais :

- BARRETT (C. K.). — *The Gospel according to St. John*, London, 1955.
- DODD (C. H.). — *The Interpretation of the Fourth Gospel*, Cambridge, 1953.
- HOSKYN (E. C.) (ed. by F.N. Davey). — *The Fourth Gospel*, London, 1947.
- ODEBERG (H.). — *The Fourth Gospel*, Uppsala, 1929.
- STRACHAN (R. H.). — *The Fourth Gospel*, London, 1943.

Allemand :

- BAUER (W.). — *Die Evangelien, Johannes* ; Handbuch zum N.T., Tübingen, 1933.
BULTMANN (R.). — *Johannes Evangelien*, Meyer's Kommentar, II Abt., Göttingen, 1952.
BUCHSEL (F.). — *Das Evangelium nach Johannes*, Das N.T., Deutsch, Göttingen, 1949.
HOLTZMANN (H. J.). — *Evangelium des Johannes*, Hand Commentar zum N.T., Tübingen, 1908.

Français :

- LAGRANGE (M.-J.). — *Evangile selon saint Jean*, Paris, 1925.
GODET (F.). — *Commentaire sur l'Evangile de saint Jean*, Paris, 1881-1885.
-

BIBLIOGRAPHIE

Collection : « Les Bergers et les Mages »

La Collection « Les Bergers et les Mages » est publiée sous l'autorité d'un Comité comprenant :

MM. les Pasteurs Pierre BOURGUET, Président du Conseil national de l'Eglise Réformée de France ; Paul CONOND, Secrétaire général de l'Eglise Réformée de France ; Jean-Paul BENOIT, Directeur de la Société centrale d'Evangélisation ; Jean RIBAGNAC, Directeur-adjoint de la Société centrale d'Evangélisation ; M. Etienne KRUGER, Bibliothécaire de la Société des Missions de Paris.

Président du Comité des Publications et Directeur de la Collection : Pasteur Pierre MARCEL.

Cette collection a pour but de préciser des « positions protestantes » dans de nombreux domaines, d'aborder des questions d'actualité, la vie de l'Eglise, des problèmes de vie personnelle et familiale, etc...

Pierre PETIT : Lourdes, les Protestants et la tradition chrétienne, 1 vol., 134 pages, 360 francs, Collection « Les Bergers et les Mages », 47, rue de Clichy, Paris, 9^e.

Excellent petit traité d'actualité publié du côté protestant à l'occasion du centenaire des apparitions de Lourdes. Dans un style très agréable et alerte, en six brefs chapitres, Pierre PETIT expose la situation créée par l'immense popularité de Lourdes chez les catholiques, et l'utilité d'une réflexion protestante sur Lourdes. Les Apparitions, la Tradition, les Miracles, le Message, les Pèlerinages, sont exposés et étudiés avec objectivité, une attachante vivacité d'esprit, une précision scientifique d'une honnêteté rigoureuse. Sous une apparente simplicité, l'étude de Pierre PETIT ouvre des horizons profonds sur la pensée catholique contemporaine. L'auteur laisse volontiers la parole aux meilleurs auteurs catholiques qui ont traité du sujet et donne en références d'abondantes sources que chacun peut vérifier. Traité populaire par la limpidité du texte, traité scientifique par ses notes placées en annexe, ce volume intéressera

le plus large public. Pierre PETIT y a fait preuve d'un grand talent de penseur et d'écrivain.

P. M.

Jacques DARCHON : Foi chrétienne et Engagement politique, 72 pages, 270 francs.

De nombreux chrétiens sont « mordus » par la politique. Foi chrétienne et engagement politique peuvent-ils être conciliés ? Un engagement politique doit-il découlter de la foi chrétienne ? Si oui, la politique ne devient-elle pas, pour de nombreux chrétiens qui ne devraient servir qu'un seul Maître, une véritable idolâtrie ? Qui-conque connaît les différents « mouvements » qui se font jour dans nos églises, reconnaîtra là des questions et des problèmes de toute première importance. Le petit livre que nous allons présenter au public n'est pas une étude de théologie : dans une langue simple, cursive et imagée, l'auteur — bien connu dans le protestantisme français, mais qui écrit sous un pseudonyme — a voulu rédiger un appel à toutes les consciences droites, sincères, mais

sourvoyées ou menacées par l'idolâtrie de la politique, tout en ne prétendant nullement conseiller aux chrétiens de se désintéresser de la politique.

Ce petit livre ne s'adresse pas aux hommes de science ou aux savants. Il vise la grande masse des croyants. Nous espérons qu'il rencontrera un accueil favorable auprès de ceux auquel il est destiné.

Albert GAILLARD : Marxisme et Christianisme, 136 pages, 420 fr.

Marxisme et Christianisme ? Que de questions, de problèmes, de discussions, de polémiques, d'incertitudes, de prises de positions, d'oppositions au sein du protestantisme suscite l'étude du marxisme ! Selon les sympathies politiques, les traits essentiels accordés ou reconnus au christianisme, les termes de comparaison, les tendances théologiques, les uns répondent d'une manière, les autres tout autrement.

Dans le style de conférences données à Toulouse, mais revu et corrigé en vue de la publication, Albert GAILLARD pose d'abord le point de départ d'une confrontation entre marxisme et christianisme sur le plan philosophique et doctrinal de la vision de l'histoire et de l'anthropologie. Avec une grande clarté et une simplicité qui n'exclut pas quelques citations bien choisies, puisées aux meilleures sources de la bibliographie contemporaine, Albert GAILLARD expose d'une part les principes du matérialisme historique, de l'« alienation », de la signification du prolétariat, leurs conséquences et leurs erreurs, d'autre part la vision chrétienne de l'histoire. La fin et les moyens du marxisme s'opposent fondamentalement à la perspective chrétienne : comment changer le monde sans changer l'homme ? L'homme, dans sa définition marxiste, peut-il être comparé à l'homme que nous définissons l'Ecriture ? La libération marxiste à celle qu'apporte Jésus-Christ ?

Albert GAILLARD dépeint ensuite l'attrait et dénonce les mystifications et les contradictions du marxisme et, dans un dernier chapitre : « Chrétiens et marxistes face à face », cherche à circonscrire les raisons des malentendus qui divisent les chrétiens dans leur appréciation du marxisme, et qui résultent aussi de l'ambiguité des comparaisons entre les définitions non comparables du marxiste et du chrétien. Le marxisme nous renvoie, non sans raisons, aux exigences de l'Evangile que chaque chrétien se doit de penser plus sérieusement, et à quoi il doit aussi soumettre sa conception de l'histoire. Mais si le marxisme oblige le chrétien à la réflexion et parfois à réviser certaines de ses positions, que des chrétiens se gardent soigneusement de devenir des « otages » dans le camp marxiste !

La discussion n'est pas close, assurément ! Mais ce livre, par sa documentation et le choix excellent des citations, est un précieux et remarquable outil de travail et d'approfondissement. Il éclairera bien des esprits et sans doute aussi des consciences.

P. M.

Paul CONORD : 'Brève Histoire de l'Œcuménisme, 1 vol., 180 p. environ, nombreuses illustrations, à paraître pour Pentecôte 1958. Préface de W. A. VISSER 'T HOFST.

Paul CONORD est depuis longtemps secrétaire général de l'Eglise réformée de France. Il était donc l'un des hommes les mieux placés du protestantisme français pour écrire, du point de vue de l'Eglise réformée de France, la *Brève Histoire de l'Œcuménisme* que nous lui avons demandée.

« Le Mouvement œcuménique, déclare Paul CONORD dans l'Avant-propos, cherche à retrouver, ou à promouvoir, ou à manifester, l'Unité essentielle commune à toutes les Eglises chrétiennes, à favoriser leur union et à les aider dans l'action et le témoignage, en s'affermisant de plus en plus sur le fondement inébranlable :

la persévérence dans l'enseignement des Apôtres, la communion fraternelle, la fraction du pain, la prière. »

Après avoir parlé des *divisions* et donné les caractéristiques des principales Eglises protestantes, l'auteur esquisse l'histoire de la pensée œcuménique au sein des Eglises réformées de langue française depuis le xvi^e jusqu'au xix^e siècle. On sera étonné de constater, par des références aux meilleures sources, combien la pensée œcuménique a toujours été vivace au sein de nos Eglises. Après s'être arrêté aux grandes manifestations de l'œcuménisme du xx^e siècle (Conférences d'Edimbourg, 1910, de Stockholm, de Lausanne et d'Edimbourg, 1937, d'Amsterdam et d'Evanston), et résumé les grandes lignes actuelles de l'*Action* et du *Témoignage* des Eglises par l'organe du Conseil œcuménique, Paul CONORD aborde l'étude des diverses conceptions de l'œcuménisme (*Unité et Union*), de la situation « œcuménique » contemporaine entre l'Eglise réformée de France et l'Eglise catholique romaine, et des questions permanentes qui les séparent. Le livre s'achève sur une interrogation adressée aux chrétiens et aux églises : *Que ferons-nous ?*

Cette *Brève Histoire de l'Œcuménisme* comporte, en annexes, un *Vocabulaire* qui fait de l'ouvrage un véritable manuel de travail, une *Bibliographie sommaire des ouvrages de controverse*, une *Table chronologique*, une *Bibliographie d'ouvrages français*, et quelques textes importants.

L'ouvrage est abondamment illustré.

Avec la compétence d'un historien, Paul CONORD dote ainsi nos églises d'un ouvrage essentiel, accessible à tous, et qui fera beaucoup pour la connaissance de l'œcuménisme.

Father TREVOR HUDDLESTON : Naught for your Comfort, C.R.
London : Collins, 12 sh. 6.

Placé à la tête d'une station missionnaire de la Haute Eglise Anglicane dans un des pires slums de Johannes-

Ont déjà paru dans la Collection « Les Bergers et les Mages », 47, rue de Clichy, Paris, 9^e :

Catholicisme et protestantisme,
Lettre pastorale du Synode général de l'Eglise réformée des Pays-Bas, 164 pages, 390 francs.

Quatrième réédition du texte devenu célèbre publié voici quelques années par la *Revue Réformée*, et dont, de tous côtés, on réclamait la réédition.

Brève Instruction chrétienne, de Jean CALVIN, adaptation moderne de Pierre COURTHIAL, 270 francs.

Il s'agit d'un résumé rédigé par Calvin lui-même de la première *Instruction chrétienne*. Sa concision, la noblesse de son style, la remarquable pénétration de sa pensée, l'élévation des directives pratiques de chaque paragraphe, en font à nos yeux, aujourd'hui comme autrefois, un opuscule remarquable pour l'évangélisation et l'affermissement de la foi.

Q.U.H. Avez-vous une femme à bord ? de Roger FERLET. Préface d'André CHAMSON, de l'Académie Française. Illustrations de Bernadette Sess, 300 francs.

Quatre nouvelles qui comportent toutes, une Présence invisible qui donne son sens à la vie. Dans « Je vis un nouveau Ciel », cette Présence délivre ; dans « Les Mains », elle apporte le pardon ; dans « Les Pieds de Pâques », elle affirme l'égalité des créatures et, dans « Avez-vous une femme à bord ? », elle manifeste sa bienveillance infinie. Tout dépend ici de ce « personnage supplémentaire » invisible et agissant, et dont l'action s'appelle la grâce.

burg, le Père HUDDLESTON, de la Communauté de la Résurrection a voulu, venant de quitter l'Afrique du Sud, protester par écrit contre la situation politique et sociale dont les Noirs sont victimes dans cette partie du monde. Il a essayé, pendant son ministère, de

s'identifier à ses paroissiens le plus complètement possible, partageant leur existence et leurs souffrances. Dans son livre, *Naught for your Comfort*, publié chez Collins à Londres, il décrit l'insécurité des Noirs, les brimades dont ils sont les victimes, le manque de liberté qui est le leur, l'inégalité sociale qui sépare Noirs et Blancs. Son seul désir est de convaincre ses lecteurs qu'il faut faire quelque chose pour remédier à cette situation. Il voudrait que chacun prenne parti dans ce conflit et dans ce drame.

Malheureusement, son livre est un livre partisan. Il le confesse lui-même (p. 18). Il a été écrit sous la pression des événements et publié tel quel. A force de vouloir nous convaincre que les Blancs sont injustes, Fatter HUDDLESTON provoque le sentiment opposé, à savoir qu'il généralise d'une façon excessive les abus commis — et qui sont réels — sans montrer aussi ce que le Gouvernement Sud-Africain essaie de faire en faveur des Noirs.

Ce qui est grave, c'est que le Père HUDDLESTON attribue au Calvinisme le côté néfaste de la doctrine de ségrégation raciale connue sous le nom d'apartheid. Il écrit (p. 63) :

« La vérité est que les doctrines calvinistes qui nourrissent la foi d'un « Afrikaner contiennent en elles-mêmes — de même que toutes les hérésies et déviations de la Vérité Catholique — des exagérations tellement contournées et puissantes qu'il est difficile en réalité d'y reconnaître la Foi Chrétienne qu'elles supposent englober. Ainsi, dans la notion fantastique de l'immutabilité de la race, on retrouve, quoique sous une forme différente, l'idée de la Prédestination : Le Concept du peuple élu par Dieu, idée tout particulièrement caractéristique de Jean Calvin. »

Nous avons écrit au Rédacteur de la Revue de l'Eglise d'Ecosse, *Life and work*, à la suite d'un article paru au sujet du livre, pour protester contre les insinuations du Père HUDDLESTON. Il nous a été répondu que l'auteur du livre, dans plusieurs conférences en Angleterre, avait reconnu n'avoir ja-

mais lu *l'Institution Chrétienne*. Dont acte. Cependant, cette critique injuste du Calvinisme risque de causer le plus grand tort au Mouvement Calvinisme Réformé. *Scripta Manent*.

R. MULLER.

Henriette-L.-T. DE BEAUFORT :
Le Taciturne Guillaume d'Orange (traduction de Louis LAURENT),
 1 vol. in-8°, 208 pp., Labor et Fides
 éd., Genève, n.d.

Au cœur de toute la vie politique européenne de l'ère des guerres de religion se trouve GUILLAUME, PRINCE D'ORANGE. On ne peut saisir cette période de l'histoire dans sa complexité tant qu'on ne songe pas à le considérer au centre de cette Europe en pleine révolution religieuse et politique.

En dépit de l'influence prépondérante exercée sur leurs enfants par GUILLAUME et JULIANA DE NASSAU-DILLENBURG, rien ne semblait prédestiner leur fils Guillaume à exercer un tel rôle dans l'histoire et moins encore à assumer des responsabilités religieuses décisives dans le parti de la Réforme. Appelé par l'extinction de la branche ainée des Orange à succéder à son cousin dans ses titres et qualités de prince d'Orange, il apprit dès l'âge de 11 ans la nécessité de dissimuler ses sentiments et de n'agir qu'avec prudence, voire circonspection. Il devint même tellement l'homme d'un tel comportement qu'il porte dans l'histoire ce nom de Taciturne qui l'exprime si justement.

C'est à nous restituer la personnalité de ce prince que Mme Henriette-L.-T. DE BEAUFORT s'est attachée. Son livre ne laisse pas d'être d'une lecture pleine de charme. Sa plume est certes douée d'une sensibilité si grande que les notations artistiques, les couleurs, les paysages, y revêtent une importance au moins égale aux événements. Je ne conseillerais pas de lire ce livre à quelqu'un avide de s'initier aux minuties du jeu politique mené par le Taciturne, seuls les effets en sont discernables. De même, il n'est pas toujours aisé de percer le mystère des roureries de la politique d'ELIZABETH,

de PHILIPPE II et de CATHERINE DE MÉDICIS. C'est surtout celle-ci à l'importance de qui place suffisante n'est pas faite. Par contre, si l'on veut entrer en contact avec l'homme, le chrétien, le patriote que fut Orange, il ne peut qu'être conseillé de se reporter à cet ouvrage.

Il faut malheureusement indiquer que la typographie en est inexplicablement peu soignée, certaines erreurs rendent même des phrases peu intelligibles. La traduction laisse aussi à désirer par l'emploi impropre de certains termes relevant du français parlé hors de France.

J. H.

H. Henry MEETER : Calvinism.

An Interpretation of its Basic Ideas. Volume One : The theological and the political Ideas, 1 vol. in-8°, 235 pp. Zondervan Publishing House ed. Grand Rapids, Michigan, 1939.

Il n'est jamais trop tard pour parler d'un livre comme celui du professeur H. H. MEETER, étant donnée l'importance du sujet qu'il aborde et qui n'est rien moins que l'interprétation calviniste de ce que l'on entend par « culture », de la vie politique, de la notion d'état, avec certaines applications des principes posés à des cas tels que l'internationalisme, les organismes internationaux, la guerre et, par voie de conséquence, l'objection de conscience.

Le principe fondamental du calvinisme est la souveraineté absolue du Dieu Tri-Un sur l'ensemble du cosmos, tant dans le domaine invisible que dans le visible. Dieu n'a pas créé les hommes comme individus isolés mais comme étant appelés à vivre à la fois personnellement et en liaison les uns avec les autres. Les divisions entre états ne s'harmonisent pas avec ce principe fondamental et sont dues aux perturbations introduites par la force de désintégration que représente le péché. Sans lui, la vie politique aurait ignoré la nécessité de la justice, de la police, de l'armée, voire des lois et ordonnances. A cause de lui, ces fonc-

tions d'Etat ont été entraînées à devenir la source d'abus de pouvoir et d'un conflit latent se cristallisant dans l'opposition autorité-liberté. Toute conception vraie du droit à défendre la liberté dépend de l'institution des magistrats par Dieu en raison de l'existence du péché. Toute autorité sur la terre procède de la souveraineté de Dieu qui a institué le pouvoir civil afin qu'il le serve, c'est-à-dire qu'il assure la protection de toute destruction de l'œuvre de Dieu dans l'humanité. En conséquence, tout citoyen est contraint d'obéir, non point par crainte du châtiment, mais par motif de conscience.

L'autorité en tant que telle n'est pas liée à la manière dont un gouvernement a été institué ni à la forme sous laquelle il se manifeste. Si dans un monde exempt de péché la forme idéale pouvait être celle d'une monarchie universelle, il semble que, bibliquement, une république aristocratique et théocratique puisse être une forme acceptable dans un monde pécheur, bien qu'il n'y ait aucune exclusion formelle d'une autre forme de gouvernement. L'Etat peut être « chrétien » dans la mesure où il est pénétré par l'esprit du Christ, mais celui-ci est le Sauveur et non le chef de l'Etat. Sous quelque forme que se présente l'autorité dans l'Etat, l'homme ne possède jamais d'autre pouvoir sur les hommes que par l'autorité dont il a été revêtu de par l'initiative de Dieu.

Venant après tant d'ouvrages significatifs, dont je ne mentionnerai que ceux de GROEN VAN PRINSTERER, Abraham KUYPER, D.P.D. FABIUS et Benjamin B. WARFIELD, celui de H. H. MEETER vaut par la manière dont il met en rapport certaines des questions les plus actuelles avec les principes fondamentaux de la théologie calviniste. Nous ne saurions trop en recommander la lecture aux chrétiens conscients de leur responsabilité dans l'Etat et soucieux d'agir en conformité avec l'autorité souveraine de la révélation biblique.

J. H.

André SCHLEMMER : De l'enfant à l'homme, Préface de M. le Professeur JOANNON, un volume in-8° carré relié avec 10 illustrations hors-texte, 1.200 fr., aux Editions ouvrières, 12, avenue Sœur-Rosalie, Paris, 13^e.

Au moment de mettre sous presse, nous parvient le dernier livre du Dr André SCHLEMMER, Vice-Président de la Société calviniste. Tout en nous réservant de reparler de cet ouvrage, nous sommes heureux de publier dès maintenant le « Prière d'insérer » des Editeurs.

Ce beau livre sera le guide très précieux des parents et des éducateurs qui veulent aider chaque enfant à devenir un homme ou une femme pleinement accompli et favoriser jour après jour le meilleur développement de sa santé physique et morale.

Ce livre est une œuvre de médecin : chaque étape de l'enfance et de l'adolescence, depuis la conception jusqu'à la nouvelle famille que pourront à leur tour fonder deux jeunes gens, est envisagée, décrite, éclairée avec une précise connaissance de ses données, de ses besoins, de son évolution. Près d'un demi-siècle d'attentive sollicitude à la vie des jeunes êtres en fait la substance. Oui, comme le dit l'auteur : « Ce livre est un livre d'expérience. Mais il n'en est pas moins un livre de principes, car l'action n'est cohérente et efficace que si elle est inspirée par une pensée directrice, c'est-à-dire si les détails s'ordonnent à une vue d'ensemble. »

Ce livre est un livre de pensée : profondément inspiré par la méthode naturelle, qui sait trouver dans le res-

pect de la vie « l'obéissance pour chaque être à sa nature dans le grand Ordre de la Nature », il donne à toutes les pratiques, à tous les soins de la médecine et de l'éducation naturelle leur sens et leur place.

Ce livre est un livre d'éducation, car il en donne la clé, tout ce qui concerne la santé et le développement du jeune être est situé dans la perspective de son destin particulier, de sa vocation de personne vivante appelée, avec l'aide de ses parents et éducateurs, à se développer elle-même.

Ce livre est un livre de sagesse : en ces conseils, où le lecteur se sentira personnellement aidé, en ces directives claires et nuancées, se retrouve un subtil et profond mélange de dignité, de tendresse et d'humour.

Ce livre est un livre de beauté. Sa présentation harmonieuse et solide est bien celle du compagnon durable et familier des parents, qu'il est appelé à devenir, du cadeau de valeur dans la corbeille des jeunes ménages, ou dans la collection des jeunes gens et jeunes filles. Son choix d'œuvres d'art, où s'inscrit mieux qu'en longues descriptions tout le mystère de l'évolution humaine, achève de lui donner ses résonances profondes, le revêt d'une grâce précise et délicate.

Ce livre est un livre de jeunesse. « The child is father of the man », dit l'auteur avec le poète. Par sa ferveur réfléchie tournée vers l'avenir, par sa pensée accueillante et attentive aux forces que la nature inscrit et développe en chaque être, il s'est mis « pleinement au service de la vie », comme le dit dans sa préface le professeur Pierre Joannon, Professeur d'Hygiène et de Médecine préventive de la Faculté de Médecine de Paris.

DEUX OUVRAGES DE CALVIN A VENDRE

I. Institution de la religion chrétienne (1561, Genève)

Un volume, relié cuir, 25 cm. sur 17 cm. ; épaisseur 7 cm., 512 pages (en 4 livres) avec « Table ou brief sommaire des principales matières contenues dans cette Institution de la religion chrétienne, dressée selon l'ordre de l'alphabet », page 513 et sq. — table s'achevant ainsi :

Achevé d'imprimer par Conrad Badius, Imprimeur de Genève l'an MDLXI et le XI jour d'avril. Puis *Table alphabétique* établie par Augustin Marlotat en May MDLXII (Indice premier des matières contenues en ce livre, exemple : T = Trinité des personnes en Dieu, puis *autre indice* contenant les passages de la Bible selon les livres du vieil et nouveau Testament).

Le volume est complet, sauf la page liminaire (titre) qui manque. Le volume s'ouvre donc sur l'Adresse de Jean Calvin au lecteur :

A Genève, ce premier jour d'Août MDLIX.....
puis préface au roy de France (de Basle, le premier jour d'août mil cinq cent trente cinq).

Reliure : cuir, un peu élimé. Dos : dorures au fer. Intérieur, bon état.

En marge, annotations manuscrites anciennes.

Prix = 10.000 francs.

II. Commentaire de M. Jean Calvin sur toutes les épîtres de l'apôtre saint Paul (item sur les épîtres appelées catholiques)

« En lisant et conférant cette édition avec les autres, vous cognoistrez évidemment que l'autheur a le tout revu et augmenté, et que la traduction du texte est comme réduite en sa perfection. »

A Lion, par Sébastien Honorati, MDLXIII.

Dédicace : Jean Calvin à M. Simon Grynee, homme doué de grâces excellentes, salut. (de Strasbourg, ce dixhuitième d'Octobre MDXXXIX).

Un volume relié cuir, dimensions 32 sur 21 cm., épaisseur 6 cm., dos avec dorures au fer. Pas de notes marginales, mais à la dernière page une curieuse citation manuscrite, « Julius Caesaris Scaligeris morientis », se terminant par ces mots :

Cupio dissolvi et esse cum Christo

715 pages. Table des Matières.

Prix = 12.000 francs.

Les deux volumes ensemble = 20.000 francs.

S'adresser au pasteur MINSEN, 4, boulevard de la République, Versailles (S.-et-O.). Tél. VER. 13.85.

LA REVUE RÉFORMÉE

Abonnements, envois de fonds et dons

Les abonnements **de solidarité** permettent d'assurer le service de la Revue :

- a) **à prix réduit**, aux pasteurs (ou assimilés) et aux étudiants ;
- b) **gratuitement**, aux bibliothèques d'hôpitaux, de sanas, de prisons, etc... ;
- c) aux bibliothèques d'étudiants et de diverses Facultés, afin d'y faire connaître nos publications et en vue d'une raisonnable propagande.

Pour soutenir notre œuvre et faciliter nos publications, des **dons** peuvent être adressés soit par des coreligionnaires français qui désirent s'associer à notre travail, soit par des protestants étrangers qui, sans vouloir s'abonner à la *Revue Réformée*, sont cependant heureux de participer à notre effort.

FRANCE : M. Jean MARCEL, 23, rue de Tourville, Saint-Germain-en-Laye (S.-et-O.).

Compte postal : Paris 7284.62.

Abonnement : 870 francs. Abonnement de solidarité : 1.500 francs ou plus.

Pasteurs et assimilés, étudiants : prix réduit, 640 francs.

ALLEMAGNE : Pastor Wilhelm LANGENohl, Rheydt, Kirchstrasse 1. Konto Nr. 4854. Städt. Sparkasse, Rheydt. Postcheckamt : Köln 7275.

Abonnement : D.M. 10 ; Etudiants : D.M. 7.

BELGIQUE : Les Semailles, Centrale du Livre : 7, rue d'Ecosse, Bruxelles. Compte postal : 703.49.

Abonnement : 110 francs belges. Abonnement de solidarité : 150 francs belges ou plus.

Pasteurs et étudiants : 90 francs belges.

ETATS-UNIS, CANADA : STECHERT-HAFNER Inc., 31 East 10th Street, New-York 3, N.Y. (U.S.A.).

Abonnement : \$ 2,50. Abonnement de solidarité : \$ 5 ou plus.

GRANDE-BRETAGNE : Mr. G. S. R. Cox, Tyndale Hall, Clifton, Bristol T. — Chèques and Postal Orders should be made payable to Barclays Bank, Ltd (40, Corn Street, Bristol 1).

Abonnement : sh. 17.

ITALIE : Pasteur Ermanno ROSTAN, Via dei Mille, 1, Pinerolo (Torino).

Abonnement : lires 1.200.

Pasteurs et assimilés, étudiants : lires : 750.

PAYS-BAS : M. Th. J. BARENTSEN, Archimedesstraat, 70, 's-Gravenhage. Postrekening Nr. 384573. Telefoon : 335703.

Abonnement : Fl. 9. Abonnement de solidarité : Fl. 15 ou plus.

Etudiants : prix réduit : Fl. 6.

PORTUGAL : Prof. M. CONCEICAO Jr., Avenida dos Combatentes, 26-1º D. Algés.

Abonnement : 60 \$ 00.

Pasteurs et assimilés, étudiants : 43 \$ 50.

SUISSE : M. R. BURNIER, 39, boulevard Grancy, Lausanne. Compte postal : II.6345.

Abonnement : 10 francs suisses. Abonnement de solidarité : 15 francs suisses ou plus.

Pasteurs et assimilés, étudiants : prix réduit, 7 francs suisses.

AUTRES PAYS : frs f. 1.000

PUBLICATIONS DISPONIBLES

(Extraits)

Au siège de La Revue Réformée (cf. page 3 de la couverture, France).

NOUVEAUTES.

<i>Catholicisme et Protestantisme</i> , Lettre pastorale du Synode général de l'Eglise réformée des Pays-Bas sur l'Eglise catholique-romaine, 4 ^e édition entièrement refondue. Format de poche 18 × 12. Collection « Les Bergers et les Mages »	390 fr.
Jean CALVIN, <i>Brève Instruction chrétienne</i> , Adaptation en français moderne par Pierre Courthial. Format de poche 18 × 12. Collection « Les Bergers et les Mages »	270 »
Jean CALVIN, <i>La Nativité</i> .	
I. L'annonce faite à Marie et à Joseph	250 »
II. Le Cantique de Marie	250 »
III. Le Cantique de Zacharie	250 »
IV. La naissance du Sauveur	250 »

NUMEROS SPECIAUX DISPONIBLES.

Pierre LESTRINGANT, <i>Le Ministère de l'Eglise auprès des malades</i>	575 »
Jean CALVIN, <i>Sermons sur la mort et passion du Christ</i>	295 »
Théodore DE BÈZE, <i>La Confession de Foi du Chrétien</i>	650 »
Auguste LECERF, <i>La Prière</i> (Notes dogmatiques, I)	350 »
Auguste LECERF, <i>Des Moyens de la Grâce</i> (Notes dogmatiques, II)	470 »
G. C. BERKOUWER, <i>Incertitude moderne et Foi chrétienne</i>	350 »
John MURRAY, <i>Le Divorce</i>	465 »
Pierre MARCEL, <i>Le Baptême, Sacrement de l'Alliance de grâce</i>	475 »
Pierre MARCEL, <i>L'Actualité de la Prédication</i>	225 »
<i>La Confession de Foi des Eglises réformées en France</i> , dite « Confession de La Rochelle ». Format de poche	180 »
<i>Sécularisation du monde moderne</i> , par H. DOOYEWERD, R. GROB, D. M. LLOYD-JONES, Jean CADIER, André SCHLEMMER, etc.	500 »

(Les numéros spéciaux de *La Revue Réformée* se trouvent également en librairie).

DIVERS.

Auguste LECERF, <i>Etudes Calvinistes</i> , recueillies et introduites par André SCHLEMMER (Ed. Delachaux et Niestlé)	650 »
Jean CADIER, <i>La doctrine calviniste de la Sainte-Cène</i> (Etudes Théologiques et Religieuses, Montpellier)	500 »

A LA LIBRAIRIE PROTESTANTE, 140, Bd St-Germain, Paris, 6^e

Jean CALVIN, INSTITUTION DE LA RELIGION CHRETIENNE
(Editions Labor et Fides, Genève)

Livre I, relié : 1.680 fr.	Broché	1.110 »
Livre II, relié : 2.190 fr.	Broché	1.620 »
Livre III, relié : 3.090 fr.	Broché	2.730 »
Livre IV et Tables des matières paraîtront fin 1957 début 1958. (conditions spéciales aux souscripteurs)		

Jean CALVIN, <i>La vraie façon de réformer l'Eglise</i>	690 »
Pierre MARCEL, <i>A l'Ecole de Dieu</i> , Catéchisme réformé	300 »
Pierre MARCEL, <i>A l'Ecoute de Dieu</i> , Manuel de direction spirituelle....	320 »

Le Gérant : Pierre-Ch. MARCEL.

Cahors, Imprimerie A. Coueslant. — 92.309

Dépôt légal N° II-1958.

Achevé d'imprimer : 15-1-58.